ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XV.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XV.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

TOME IV.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCLII.

Du Roi.

Breslau, ce 21 mars 1759.

VOus ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des siéges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens & les additions que vous avez faits à votre Ode. Rien ne me fait plus de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très-belles, & je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : & quoique je sois très-indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France & ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*. C'est la trouver très-bien écrite, & c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, & ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, & dont je ſerai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite la tranquillité & le repos dont je ne jouirai pas, tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère Ferdinand, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes foibleſſes. A cela ſe font joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit & d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique, & pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chûte des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter Tronchin pour ſavoir ce qu'il en penſe, & s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci pour le mé-

decin, que les urines ſont fort rouges & fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

LETTRE CCLIII.

De M. de Voltaire.

Aux Délices, ce 27 mars 1759.

SIRE,

JE reçois la lettre dont V. M. m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre ſecrétaire, mon compatriote Suiſſe, ſignée *Fédéric*. Il paraît que V. M. n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreſſaſſe de mes faibles mains à votre adorable ſœur. En voici donc une copie que je haſarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houſſards & aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre Ode au prince Henri, votre Épître à milord Maréchal, & votre Ode au prince Ferdinand. Il y a dans cette Ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur (*a*). Ce n'eſt pas aſſez d'avoir

(*a*) Toutes ces pièces ſont ci-devant, dans le tome VII.

du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. V. M. me dit dans sa lettre qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entiérement libres, & que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente; mon souverain m'a conservé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté & de justice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

V. M. me traite comme le monde entier;

elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès ; j'en ſuis un peu loin ; j'ai été très-malade, & je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, & je mourrai bientôt ſans vous avoir vu ; vous ne vous en ſouciez guère, & je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie & ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, & contre qui je ſuis toujours fâché.

LETTRE CCLIV.

De M. de Voltaire.

Ce 30 mars 1759.

QUoique tout le monde ſoit en armes & en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de V. M. L'Épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté le Haſard, a bien un grand fonds de vérité, & ſi cette Épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, &

le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que V. M. s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbac. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, & que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. V. M. daigne n'être pas mécontente du tribut de louange & de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Était plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſa-

gréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, & j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez si vous l'osiez ; parlez pour vous, messieurs, dira V. M. ; & moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, & qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius-Julius-César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être V. M. à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les respects & les folies du vieux Suisse.

LETTRE CCLV.

Du Roi.

Bolckenhaïn, ce 11 avril 1759.

Distinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Tristes d'Ovide & l'Art d'aimer ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans

mon cœur autant que mes yeux feront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je suis comme le porc-épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes ; mais il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles sont, & porter des coups à ses adversaires les mieux assenés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés & la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité, les arts & la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre ; la grosse masse, le peuple, & le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne pensez pas que les houssards Autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers & en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaule bien

ma droite. Dieu fait quelle en fera l'iffue. Mais de quoi je puis vous affurer pofitivement, c'eft qu'on ne m'aura pas à bon marché, & que, fi je fuccombe, il faudra que l'ennemi fe fraie par un carnage affreux le chemin à ma deftruction.

Adieu ; je vous fouhaite tout ce qui me manque.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la Loi naturelle*, la *Philofophie du bon fens*, & *l'Efprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre fe flatte ; je tire une efpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon fens.

LETTRE CCLVI.

Du Roi.

Landshut, ce 18 avril 1759.

VOs lettres m'ont été rendues fans que houffards ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut & très-impunément fans avoir cent foixante mille hommes, pourvu qu'on ne faffe rien imprimer. Et fouvent on fait imprimer des chofes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, fans qu'il en arrive le moindre mal à

l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né Français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, & je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe & me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſance & trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence & la poéſie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent & très-ſérieuſement à autre choſe. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne ; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre & pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa pa-

tente qui vous immortalifera ; vous ne devrez votre apothéofe qu'à la Henriade, à l'Œdipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes fur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perfonnes de goût & des amateurs du talent divin que vous poffédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracafferies que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipfick, & toutes les chofes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui font fortes, dures & en grand nombre, fans que j'en conferve la moindre rancune.

Il n'en eft pas de même de mon pauvre préfident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'efpèce, lorfque toutes les puiffances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je fuis accablé d'affaires & d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceffamment. Mon rôle eft d'autant plus difficile, qu'il ne m'eft pas permis de faire la moindre fottife, & qu'il faut me conduire prudemment & avec fageffe huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

P. S. Si les vers que je vous ai envoyé paraiſſent, je n'en accuſerai que vous. Votre lettre prélude ſur le bel uſage que vous en voulez faire ; & ce que vous avez écrit à Catt ne me ſatisfait pas ; mais c'eſt au reſte de quoi je m'embarraſſe très-peu.

LETTRE CCLVII.

Du Roi.

Landshut, ce 22 avril 1759.

JE vous ai envoyé mes vers à ma fœur Amélie, comme l'eſquiſſe d'une épître (*a*). Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs, quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne & de ne pas commettre des fautes d'ignorance & contre l'uſage, quand je vois tant de poëtes Français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent ! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous faſſe obſerver les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles & défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, & dans la compoſition

---

(*a*) C'eſt l'Épître ſur le Haſard, ci-devant tome VII.

je demeure aveugle ſur les miennes. Voilà comme les hommes ſont faits.

Votre nouvelle ſtrophe de cette funeſte Ode eſt belle. Je paſſerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marſyas juge Apollon, ſi je m'eſcrime avec vous de poéſie.

Au-lieu de *du ſort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups ;* & au-lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'Ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'Olivet, des quarante, & de toute la république.

> Quand la mort qu'ils ont bravée
> Dans cette foule abreuvée
> Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

V^e ſtrophe. Je fus battu à Hochkirk le moment que ma digne ſœur expirait.

VIe ſtrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les Midas, les Ho-

mère, les Zoïle ſont étrangers au ſujet de l'ode, & ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur & non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe bonne. XIIe *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours ; les plus belles* n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de Mævius & non pas de Virgile. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche & faible.

Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours uſage.* La répétition de *toujours* eſt ſans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang & eau ; mais Voltaire n'eſt pas Voltaire en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit ;* cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de Milton, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV & XVes ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il faſſe premiérement de bons vers, & qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M.

Daun & des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; & tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier ; & dans ces momens d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi & sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite Suisse : ne vous fâchez pas contre Dom Quichotte qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres, & ayez quelqu'indulgence pour un censeur germanique qui vous écrit des fins-fonds de la Silésie.

LETTRE CCLVIII.

Du Roi.

Landshut, ce 28 avril 1759.

JE vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec M. Candide ; c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser ; M. Panglos ne saurait prouver ses beaux principes, & le meilleur des mondes possibles est très-méchant & très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci est instructif, & prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c.

Je reçois en même temps cette triste Ode qui est bien corrigée & très-embellie ; mais ce

n'eſt qu'un monument, & cela ne rend pas ce qu'on a perdu & qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, & je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans Céſar, dans Charles XII & dans le grand Condé. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules-Céſar, cependant je ſuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ferait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue ſe ſont

fait tuer exprès, pour ne point furvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire fur ce courage que vous perfifflez. Je vous affure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, & qu'on n'y eft pas auffi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un feul.

A la bataille de Rosbach un officier Français bleffé & couché fur la place, demandait à cor & à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perfonnes officieufes fe font empreffées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu fur un champ de bataille, en préfence d'une armée, cela eft certainement fingulier; mais cela eft vrai, & connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive fouvent des aventures bouffonnes qui ne reffemblent à rien, & qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles font cruellement achetées.

Je vous remercie de la confultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eft à Schwedt auprès de ma fœur : je lui ai recommandé de s'attacher fcrupuleufement au régime qu'on lui prefcrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la gué-

rison de ce cher frère ; & quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, & si ceux-là ne sont pas les plus sages & les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin & à maître Panglofs à discuter cette matière, & à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

LETTRE CCLIX.

Du Roi.

Landshut, ce 18 mai 1759.

NOn, ma muse qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux

Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts & précieux
Qu'un loiſir fugitif me donne.

Je déteſte l'impur bourbier
Où ce bel eſprit trop cynique
A trempé ſa plume impudique,
Et je ne veux point me ſouiller
Dans la fange de ſon fumier.

La mémoire eſt un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui ſe ſont acquis,
Au ſein de leur natal pays,
Le droit de paſſer pour oracle.
C'eſt pourquoi, vainquant tout obſtacle,
Je vous lis & je vous relis.

J'allaite ma muſe françaiſe
Aux tetons tendres & polis
Que Racine m'offre à ſon aiſe ;
Quelquefois, ne vous en déplaiſe,
Je m'entretiens avec Rouſſeau.
Horace, Lucrèce & Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux ſe règle mon pinceau,
Et dans ma fantaſque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous conſultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté & de folie produiſit ce Congé dont vous parlez. Nous avons pourſuivi ces gens qui nous tour-

naient le derrière jusqu'à Erfort, & delà nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des Amadis & des Roland, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelqu'héroïque boucherie ; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur Auguſte, *feſtina lentè.*

Vos Français brûlent les bons livres & bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes.... qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique) ... J'éprouve le ſort d'Orphée : des dames de cette eſpèce & d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de Prades ; cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité, il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que Broglie y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée ; &

comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes; mais cela ſerait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des loix au Parnaſſe; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main & l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi & envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume;
L'une confite en douceur
Charme par ſon ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur;
L'autre eſt un glaive vengeur
Que Tiſiphone & ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os & le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en fera l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur

De grimper fur le Parnaffe
Parmi la maudite race
Des beaux efprits, qui tracaffe
Et remplit ce lieu d'horreur:
Je vous demande pour grace,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchaffe
Dans vos vers ou vos difcours,
Que fans rufes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je fouhaite paix & falut, non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiftoriographe du *Bien-aimé*, non pas au feigneur de vingt feigneuries dans la Suifferie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

LETTRE CCLX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1759.

Vos derniers vers font aifés & coulans,
Ils femblent faits fur les heureux modèles
Des Sarrafin, des Chaulieu, des Chapelles :
Ce temps n'eft plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, & fouffrez fa gaîté,
Je vous connais, vous femblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ftyle.
Pour Maupertuis de poix-réfine enduit,
S'il fait un trou jufqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,

J'en fuis fâché ; car mon amé n'abonde
En fiel amer, en dépit fans retour.
Ce n'eft pas moi qui le mine & le tue ;
Ah ! c'eft bien lui qui m'a privé du jour,
Puifque c'eft lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre & affublé d'une fluxion fur les yeux, au plus malin des rois, & au plus aimable des hommes, qui me fait fans ceffe des balafres, & qui crie qu'il eft égratigné. Balafrez Mrs. de Daun & de Fermor, mais épargnez votre vieille & maigre victime.

V. M dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eft pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous donne la paix, Sire, & que toutes les épées foient remifes dans le fourreau ! ce font les dignes vœux d'un philofophe Suiffe. Tout le monde fe reffent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'effuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les fottifes dites à haute voix par tant de gens en robe, & avocats & procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac ; les fottifes prononcées par les Jéfuites, ont coûté un bras au roi de

Portugal ; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, & voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne ; vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien ; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme & dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plutôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doëg, un Achitophel ? quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous ! Je suis manichéen comme Martin.

V. M. me reproche dans ses très-jolis vers de carresser quelquefois l'*Infame* ; eh ! mon Dieu, non ; je ne travaille qu'à l'extirper, & j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah ! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous ; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes ; & vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci,

Sire, à Sans-Souci ; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination ? eſt-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CCLXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1759.

DAns quelqu'état que vous ſoyez, il eſt très-ſûr que vous êtes un grand-homme. Ce n'eſt pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'eſt pour me confeſſer, à condition qu'elle me donnera abſolution. Je vous ai trahi ; voyez le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial & de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite Françaiſe minaudière de la cour de France, qui eſt venue comme les autres à Genève au temple d'Eſculape, pour ſe faire guérir par le grand Tronchin, très-grand en effet, car il eſt haut de ſix pieds, beau & bien fait, & ſi monſeigneur le prince Ferdinand, votre frère, était femme, il viendrait ſe faire guérir comme les autres. Cette minaudière eſt, comme je crois l'avoir dit à V. M., la bonne amie d'un certain duc, d'un certain miniſtre ; elle a beaucoup d'eſprit & ſon ami auſſi. Elle fut enchantée, elle baiſa votre lettre, & vous aurait fait

M. Prior, cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre, selon toute apparence, en peu de jours, & pour peu que la fortune me seconde, les subdélégués de leurs majestés impériales & l'homme à la toque bénite seront bien étrillés; après cela, quelle consolation de se moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ne vous moquez de personne, soyez tranquille & heureux, puisque vous n'avez point de persécuteurs, & sachez jouir sans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru soixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous souhaite paix & salut. Ainsi soit-il.

P. S. Mais êtes-vous sage à soixante & dix ans? Apprenez à votre âge de quel style il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permises & des impertinences intolérables aux gens de lettres & aux beaux esprits. Devenez enfin philosophe, c'est-à-dire raisonnable. Puisse le Ciel, qui vous a donné tant d'esprit, vous donner du jugement à proportion! Si cela pouvait arriver, vous seriez le premier homme du siècle, & peut-être le premier que le monde ait porté : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

LETTRE

LETTRE CCLXIII.

Du Roi.

Reich-Hennersdorf, ce 20 juin 1759.

Si j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai écrit pour défendre mon Hiſtoire de Brandebourg, contre les ſottiſes qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac* ; je me ſoucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthouſiaſte qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec perſonne, ni pour ma proſe ni pour mes vers, & l'on en jugera ce que l'on voudra, ſans que cela me cauſe d'inſomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un ſujet ſi mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix, qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va ſi bien, contre ceux qui en retardent la concluſion, contre tous ces gens qui ſont dans les convulſions & dans le délire. Ce ſerait un trait ſingulier dans l'hiſtoire, ſi l'on écrivait au dix-neuvième ſiècle que ce fameux Voltaire, qui de ſon temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques & contre le mau-

vais goût, avait fait par ses ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils se fesaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène au voyage de Brindes où Auguste fit sa paix avec Antoine; & Voltaire, sans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, & que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu.

LETTRE CCLXIV.

Du Roi.

Reich-Hennersdorf, ce 2 juillet 1759.

VOtre muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore;
Mais je n'impose point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A la Russienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin fait & que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être

Le vice-chambellan du fecond Bien-aimé,
A la paix, s'il fe peut, difpofez votre maître.

C'eft à lui qu'il faut s'adreffer, ou à fon d'Amboife en fontange (*a*). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux ; ils font un peu difficiles ; ils veulent être les arbitres des fouverains, & c'eft ce que des gens qui penfent comme moi ne veulent nullement fouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la défirez ; mais je la veux bonne, folide & honorable. Socrate ou Platon auraient penfé comme moi fur ce fujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaifir à mener cette chienne de vie, à voir & faire égorger des inconnus, à perdre journellement fes connaiffances & fes amis, à voir fans ceffe fa réputation expofée aux caprices du hafard, à paffer toute l'année dans les inquiétudes & les appréhenfions, à rifquer fans fin fa vie & fa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la fociété, les agrémens de la vie, & j'aime à être heureux autant que qui que ce foit. Quoique je défire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baffeffes & des infamies. La philofophie nous apprend à faire notre devoir, à fervir fidellement notre patrie au prix de notre fang,

(*a*) La marquife de Pompadour.

de notre repos, à lui facrifier tout notre être. L'illuftre Zadig effuya bien des aventures qui n'étaient pas de fon goût, Candide de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à fuivre que celui de ces héros!

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les peliffes hongroifes & les juftaucorps verds des Roxelans. On eft actuellement aux trouffes de ces derniers qui, par leur balourdife, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, & que je me délivrerai des verds & des blancs.

Il faut que le Saint-Efprit ait infpiré à rebours cette créature bénite par fa Sainteté (*a*); il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je fortirai d'autant plus fûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille eft née en pleine Weftphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne fais où, qui jure fon dieu & fon grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raifonne. Le bon roi Charles chaffa les Anglais des Gaules à l'aide

---

(*a*) Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite & un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtife de fe prêter à cette facétie digne du treizième fiècle. Voyez ci-devant tome VII, page 284.

d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous ſavez que dans le paradis, les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait ſon pigeon, Sertorius ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe Nicole, & je conclus que ma pucelle & mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs & des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de Damiens, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre; ce ſont les ſuites de la fureur & de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes & tragiques, parce que les paſſions, & très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître Pangloſs vous

en dira la raison. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfesant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, & les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Pressez votre laitage, faites cuver votre vin & faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de patte à l'*Infame*. J'attends son livre. Je vous envoie en attendant un Akakia contre sa Sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, & de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tusculum, & du marquis d'Andès. Les titres ne sont que la décoration des sots; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé & prospérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin & au plus séduisant des beaux esprits qui ont été & qui seront dans le monde. *Vale.*

LETTRE CCLXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1759.

SIRE,

VOus êtes auſſi bon frère que bon général; mais il n'eſt pas poſſible que Tronchin aille à Schwedt auprès du prince votre frère; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe font fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, & qui croient ne reſpirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. V. M. penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans; d'ailleurs Tronchin gouverne la ſanté des enfans de France, & envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince Ferdinand ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté, en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire Tronchin toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre

écrit adreffé à M. le prince de Brunfwick ? Il y a certainement de très-belles chofes ; mais elles ne font pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ferait pas flattée ; le roi de France le ferait encore moins, & je vous refpecte trop l'un & l'autre pour jamais laiffer tranfpirer ce qui ne fervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correfpondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien fi néceffaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépofitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but fi défirable ; je n'en ai pas abufé, & je n'abuferai pas de votre confiance au fujet d'un écrit qui tendrait à un but abfolument contraire. Soyez dans un parfait repos fur cet article. Ma malheureufe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, & il n'en refte de veftige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ftrophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de fuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gufman même* ; mais votre métier de héros, & votre place de roi ne rendent pas le cœur bien fenfible ; c'eft dommage, car ce cœur était fait pour être humain, & fans l'héroïfme & le trône, vous

auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, & trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer; reconnaiſſez là franchiſe, & recevez avec bonté le profond reſpect du Suiſſe.

LETTRE CCLXVI.

Du Roi.

Du Ringſvormek, ce 18 juillet 1759.

VOus êtes en vérité une ſingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, & le reproche expire au bout de ma plume.

> Avec l'heureux talent de plaire,
> Tant d'art, de grâces & d'eſprit,
> Lorſque ſa malice m'aigrit,
> Je pardonne tout à Voltaire,
> Et ſens que de mon cœur contrit
> Il a déſarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi.

J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns, & vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satyres, à des calomnies, & à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; & je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque & à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe & de la Bohème. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci menera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *sta*, *sol*, comme Josué, de défunte mémoire ; mais, *sta*, *ursus ;* & l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracassier, ni méchant ;

mais vous m'avez joué des tours de tant d'efpèces.... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaifir que de mal. Je m'amufe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reffens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaifferiez trop l'efpèce humaine, & l'univers aurait raifon d'être jaloux & envieux de vos avantages.

A préfent on dit : *Voltaire eft le plus beau génie de tous les fiècles ; mais du moins je fuis plus doux, plus tranquille, plus fociable que lui.* Et cela confole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeffeur. Ne vous en fâchez pas, & tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je fouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épifode ; le fujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de Platon une belle fcène ; & voilà tout.

Je fuis revenu de certains préjugés, & je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire ; & quoi qu'on en dife, je ne lis jamais Bérénice fans répandre des larmes. Dites que je pleure

mal à propos : penſez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue & qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix ; & ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.*

LETTRE CCLXVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguſte 1759.

Vous n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, & par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle & ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine & tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage & ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, & je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros & des pucelles.

Vos vers ſont charmans, & ſi V. M. a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très-adroit; il eſt fait de façon que les trois-quarts des proteſtans le croiront véritable: il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, & de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à V. M.; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, & qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes & Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie & à la deſtruction de l'*Infame*. Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à S. M. par mon teſtament (*a*). Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit; ſa pucelle & ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle & ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, & Féderic était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

(*a*) Alluſion à la ſuperſtition.

LETTRE CCLXVIII.

Du Roi.

Ce 22 septembre 1759.

LA ducheſſe de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix; & que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible & ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais: 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2°. de la faire honorable & glorieuſe. Voyez-vous! il ne me reſte que l'honneur; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentimens. Je suis dans les convulsions des opérations militaires ; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, & qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai à faire à de si sottes gens qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté le Hasard, je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, & la perte du Canada sont des argumens capables de rendre la raison aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser ; vous ne me trouverez pas à l'eau rose ; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, &c.

LETTRE CCLXIX.

Du Roi.

Du camp près de Wilsdruf, ce 17 novembre 1759.

GRand merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, & qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres & sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mîtrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, & la troupe incongrue
En vous épargnant la cigue,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entasse des fagots.
Le brasier étincelle, & déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'*Infame*
Pour consumer ce bel-esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au-lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens là ; & si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts ; l'un me pique, l'autre m'éclabousse ; ici l'on m'insulte ; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la colère irritée s'enflamme, & je suis dans quelques momens,

> Comme un sanglier écumant
> Qui résiste & qui se défend
> Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
> On le poursuit avec furie ;
> Il attaque, il blesse, il pourfend,
> Et donne à propos de sa dent
> Des coups à la race ennemie
> Qui le suit de loin en jappant.
> Trop irrité, dans sa colère
> Il brave le fer inhumain,
> Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
> Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
> L'homme, ainsi que cet animal,
> S'il souffre, irrité par le mal,
> Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
> Sous le despotisme fatal
> De la sanguinaire vengeance,
> Souvent son aveugle fureur
> Confond le crime & l'innocence.
> Le sage qui voit son erreur

Le plaint, le déplore, & ſoupire;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, & attendez qu'un ciel ſerein ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes.

Hélas! penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs & la volupté?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage;
Continence eſt néceſſité;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de Moïſe. Les barbares Coſaques & Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé & ravagé

des contrées, & commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La fortune inconſtante & fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, & qui courent les champs,
Couverts de ſang & de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe ;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe ;
On les a vus, pleins d'alégreſſe,
S'y pavaner & s'admirer.
Voilà le ſort de ma vieilleſſe !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme
Qui ſur ſa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant & frêle ſymbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'oſe dire qu'il s'enfuit ;
Juſqu'ici ſa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez ſur moi : nous verrons
Dans peu ces culs dodus & ronds,
Sans façon, ſans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illuſtrant à jamais
Sauvera l'empire Français,

Sans capitaine, fans finance,
Sans Amérique, fans prudence,
Jufqu'en fes fondemens fapé par les Anglais.
Couvrant tous ces fujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaifance,
Des cieux fur notre fphère il conduira la paix;
Moi quittant le harnois & le cafque & l'épée
De trop de fang humain trempée,
Je partirai foudain d'ici;
J'irai, confolant ma vieilleffe
Par l'étude de la fageffe,
M'enfevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illufion je croirai vivre hors du grand monde, & quelquefois j'y ferai folitaire.

Jouiffez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui repofent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injuftes haines. Penfez que les rois, après s'être longtemps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous feriez capable, comme Orphée, de defcendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Emilie, mais pour pourfuivre dans ce féjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perfécuté dans ce monde (*a*). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-là à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France foit auffi l'homme le plus généreux de fa nation. La

(*a*) Maupertuis, qui venait de mourir à Bâle.

vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche; n'y ſoyez pas inſenſible, & faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance & de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne: elle ſera bonne; & je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité & de ſuite qu'à préſent.

Adieu; négociez, travaillez, jouiſſez, écrivez en paix; & que le dieu des philoſophes, en vous inſpirant des ſentimens plus doux, vous conſerve comme le plus bel organe de la raiſon & de la vérité.

LETTRE CCLXX.

Du Roi.

Wilsdruf, ce 19 novembre 1759.

JE viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aſpic du 6 novembre ſur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohème, où je leur ai fait brûler, par repréſailles des incendies qu'ils ont cauſés dans mes pays, deux grands magaſins. Je rends la retraite du bénin héros auſſi difficile que poſſible, & j'eſpère qu'il eſſuyera quelques mauvaiſes aventures entre-ci & quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de La Haye, ſi le roi

d'Angleterre & moi nous sommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, & fera distinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité & la paix. La porte est ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France est maîtresse de s'expliquer. C'est aux Français qui sont naturellement éloquens à parler, à nous à les écouter avec admiration, & à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la sincérité que chacun apportera dans la négociation. Je suis persuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ses affaires un ministre modéré & sage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, & consulter la raison plutôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorsqu'il alla la première fois au temple, se contenta d'écouter les Pharisiens & les Scribes. Ne pensez pas que les Anglais me confient tous leurs secrets; ils ne sont point pressés de s'accommoder, leur commerce ne souffre point, leurs affaires prospèrent, & l'État ne manque ni de ressources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, & dont le fardeau est accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne, il est impossible d'en faire

autant pour tous les événemens. Je ſuis ſur le point de m'accommoder avec les Ruſſes, ainſi il ne me reſtera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire & les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un ſentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de ſang qui inondent preſque toute notre ſphère, qui voudrait mettre fin aux maſſacres, aux barbaries, aux incendies, & à toutes les abominations commiſes par des hommes, que la malheureuſe habitude de ſe baigner dans le ſang, rend de jours en jours plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, & nos contemporains deviendront ſemblables à des bêtes farouches. Il eſt temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces déſaſtres ſont une ſuite de l'ambition de l'Autriche & de la France. Qu'ils preſcrivent des bornes à leurs vaſtes projets, que ſi ce n'eſt la raiſon, que l'épuiſement de leurs finances & le mauvais état de leurs affaires les rende ſages, & que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le Ciel, qui a ſoutenu les faibles contre l'effort des puiſſans, a accordé à ces premiers aſſez de modération pour ne point abuſer de leur fortune & pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, haraſſé, égratigné, mordu, boiteux & fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien

des affaires, & je ne pourrai vous écrire à tête repofée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix eft celui de rendre raifonnables des hommes accoutumés à être abfolus & qui ont des volontés obftinées. Réuffiffez ; je vous féliciterai de vos fuccès, & je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de fi beaux rêves, qu'on les prendrait pour des infpirations ; qu'il jouiffe dans fon trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il poffède, & que nous défirons. Ainfi foit-il.

N. B. Vous favez que les interprètes & les commentateurs de l'Écriture ont des opinions différentes fur le fens des paffages. Suivant le révérend père Dionyfius-Hortella, il faut, lorfque Céfar eft roi des Juifs, & bien Juif lui-même, & lorfqu'il eft duc de Lorraine, que les Turcs & les Français donnent à Céfar ce qui eft à Céfar. Il dit qu'un pareil exemple de reftitution encouragerait toutes les petites puiffances de l'Europe à l'imiter ; qu'en penfez-vous, ce favant docteur ne raifonne pas fi mal ?

LETTRE CCLXXI.

Du Roi.

Friedberg, ce 24 février 1760.

DE combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. Virgile a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi & qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, & qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à de mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, & que d'autres projettent encore de me faire,

ſe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous ſavez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent reſpecter ſes goûts & même ſes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, ſelon les ſiècles dans leſquels ils ont écrit; & pourquoi les hommes, même les plus ſupérieurs à leur temps, n'ont pas laiſſé de s'impoſer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; & je jouerai un ſot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne ſont jamais venus juſqu'à moi. Je ſais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers & des babioles; mais je n'ai ni ſu, ni voulu qu'on touchât à vos effets & à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; & Schmit n'aura ſur ce ſujet aucune protection à attendre de moi (*a*).

Je ne ſais quel eſt ce Bredo dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer & la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; & ce qu'il y a de triſte, c'eſt que nous ne ſommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auſſi cruelles ſecouſſes font ſur moi: je m'enveloppe dans mon ſtoïciſme le plus que je peux. La chair & le

(*a*) Voyez le Chapitre XIII, page 109, de la nouvelle Vie du Roi, par M. l'Abbé Denina.

ſang ſe révoltent ſouvent contre cet empire tyrannique de la raiſon ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous: je ſuis vieux, caſſé, griſon, ridé ; je perds les dents & la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, & un attachement inviolable à mes devoirs & au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces & d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, & je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers:

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne: *Le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La Femme qui a raiſon*, enfin une *Oraiſon funèbre de Frère Berthier*. Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, & plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille ; & je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, & où les Boyer & les Turenne ſont égaux.

Je ferais bien-aife de vous recevoir : je vous fouhaite mille bonheurs, mais où? quand? & comment? Voilà des problêmes que d'Alembert ni le grand Newton ne fauraient réfoudre.

Adieu, vivez heureux & en paix, & n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne fais quel être malfefant, lutine.

LETTRE CCLXXII.

Du Roi.

Freyberg, ce 3 avril 1760.

QUelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accufez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre mes vers bien cachetés après fa mort, & qu'il était incapable de me manquer par une pareille indifcrétion.

Laiffez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame était noble & fidelle ;
Qu'elle vous ferve de modèle.
Maupertuis fut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit foin chez moi de griffonner (*a*).

Voyez quelle eft votre manie.
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirais avec tranfport,

(*a*) Le Docteur Akakia.

Se fouille par la calomnie,
Même il s'acharne fur un mort !
Ainfi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'affemblent autour des tombeaux
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui fuppofais.

Hélas ! fi votre ame eft fenfible,
Rougiffez-en pour votre honneur,
Et gémiffez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions ! Certainement les gens qui la propofent, n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur ! Céder le pays de Clèves, parce qu'il eft habité par des bêtes ! Que diraient ces miniftres, fi on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit : Nonante-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes. Ah ! laiffons tous ces projets ridicules. A moins que le miniftère Français ne foit poffédé de dix légions de démons Autrichiens, il faut qu'il faffe la paix. Vous m'avez mis en colère ; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords & aux furies vengereffes qui pourfuivent les calomniateurs, jufqu'à ce que cette religion

naturelle que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale*.

LETTRE CCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Au château de Tourney, par Genève, ce 21 avril 1760.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à Charles-Quint : *Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule ?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs & aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidellement ; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, & qu'un libraire en aurait abuſé ; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que Maupertuis vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe ſa perſonne & ſa mémoire ? en quoi ai-je

pû lui faire tort en difant à V. M. qu'il avait gardé fidellement votre dépôt jufqu'à fa mort ? Je ne fonge moi-même qu'à mourir, & mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injuftes, & par des duretés qui font d'autant plus fenfibles que c'eft de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait affez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois & mes penfions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi & une femme innocente, une femme confidérée, qui a été traînée dans la boue & mife en prifon; & enfuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette confolation par des reproches amers. Eft-il poffible que ce foit vous qui me traitiez ainfi; quand je ne fuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoiqu'inutilement, de vous fervir fans aucune autre vue que celle de fuivre ma façon de penfer.

Le plus grand mal qu'aient fait vos Œuvres, c'eft qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philofophie répandus dans toute l'Europe : » Les philofophes ne peuvent vivre en paix, & ne peuvent vivre enfemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jefus-Chrift; il appelle à fa cour un homme qui n'y croit point, & il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philofophes, & Dieu les punit les uns par les autres «.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; & pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés & malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles & ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, & qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques ! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice ; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, & ſurtout de ſouffrir par vous ; mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, & que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous : fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, & par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame ; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes ; plaiſir indigne de vous ; d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang & par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard

vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères & de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, & il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux & aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CCLXXIV.

Du Roi.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, ce 1er. mai 1760.

De l'art de César & du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presqu'aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans

Où le génie humain ftérile
S'efforce vainement d'atteindre à fes talens.
Et fi le Taffe a fu nous plaire
Par certains détails de fes chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de fes traits brillans.
Le feul fils d'Apollon, le feul digne adverfaire
Qu'au cygne de Mantone on ait droit d'oppofer,
Vous l'avez deviné, je me le perfuade,
C'eft l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortalifer.
Pour moi je me renferme en mes juftes limites;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, & du héros Romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être jufte, au plaifir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'eft comme fi l'Océan demandait de l'eau à un ruiffeau. Voici donc une Ode aux Germains, une Épître à d'Alembert, une autre Épître fur le commencement de cette campagne, & un Conte(*a*). Tout cela a été bon pour m'amufer ; mais je ne ceffe de le répéter, cela n'eft bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine ou Boileau, pour qu'ils aillent à la poftérité ; & ce qui n'eft pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au fujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous faurez que depuis que j'ai lu l'Ariofte, j'ai pris monfeigneur de Maïence en averfion ; & depuis l'aventure de Lisbonne,

---

(*a*) Toutes ces pièces fe trouvent ci-devant dans le Tome VII.

l'Église ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de Choiſeul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, & très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois .... toute la ſcène ſe changer en Europe; & vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, & que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves.

Or ſus, monſieur le comte de Tourney, vous ſavez que dans le paradis, les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats ou perroquets, & j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées & clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, & leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe, que pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère Lourdis a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous

le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne ſuis pas aſſez dépourvu de goût pour ne pas ſentir que les miens ne valent pas grand'choſe. Vous le loueriez mieux ſi vous pouviez me perſuader (ce qui eſt difficile) que ledit duc ne ſoit endiablé des Autrichiens ; & je ſoutiens en outre, que ni Socrate ni le juſte Ariſtide n'auraient jamais conſenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république Grecque ; en quoi j'imite leur façon de penſer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique & de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, & je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, & nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, & moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc ; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère ; j'ai raſſemblé toutes mes forces ; & tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de Saint-Germain eſt un conte

pour rire (*a*). Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, & preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon Charles XII (*b*) : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, & avoir mon opinion du mérite de Virgile ; mais je ne ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relevera mes bévues & me pardonnera ; il n'en eſt pas de même du public ; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle

---

(*a*) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel ; il avait, diſait-il, aſſiſté Jeſus-Chriſt au calvaire, & s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

(*b*) C'eſt l'ouvrage intitulé : *Réflexions ſur les talens militaires & ſur le caractère de Charles XII.* Il ſe trouve dans les *Œuvres primitives de Fréderic II*, gr. in-8vo, Amſterdam 1790.

ſans ſe gêner, & où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la démangeaiſon d'écrire me prend.; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir ; cela m'amuſe, me diſſipe, & me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, & qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordera les doigts à coup sûr ; & pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'État que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu ; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, & vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ferait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, & à celle de monſieur ſon fils l. p.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, & en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au Saint-Père, peut-être lui ferez-vous plaiſir ; & la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir.

LETTRE CCLXXV.

Du Roi.

Meiſſen, ce 12 mai 1760.

JE ſais très-bien que j'ai des défauts, & même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, & que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes, & des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, & auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

La paix s'eſt envolée avec les papillons; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, & l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum.*

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné; & même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en feriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, & que je n'entende plus parler

de cette nièce qui m'ennuie, & qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers & mes rapsodies, je n'y pense pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; & j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*a*) est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons Autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre & taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente ; elle a beaucoup d'esprit, mais

---

(*a*) C'est le titre d'un ouvrage de Fréderic II ; voyez ci-devant Tome VII, page 284.

point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire.

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de Richelieu, on remarque de la liaiſon dans les projets, & du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

La France a pu produire des Deſcarte, des Mallebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, & je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, & le choix judicieux & ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent; en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, ſur-tout ſes Élémens de Philoſophie & ſon Diſcours Encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, & ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, & votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps & les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi & la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, & je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux Sophocle & aux Euripide : je parlerai à Thucydide de votre hiſtoire, à Quinte-Curce de votre Charles XII ; & je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à Zoïle.

Il faut mettre un rémora dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues & en plein marché.

LETTRE CCLXXVI.

Du Roi.

Radeberg, ce 21 juin 1760.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Œdipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg, & mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France & l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, & je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, & ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il

n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : &, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au Grand-Mogol qu'à Louis le Bien-Aimé, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amérement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, & que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle Poisson, sur-tout si elle est arrogante, & qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent

ſervi, & qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſur-tout ces petites pièces détachées de vos Mêlanges de Littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi sûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire & amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit, que vous pouvez offenſer & mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous feriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire, & des dépêches à dicter.

Je recommande M. le comte de Tourney à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte & immaculée Vierge, & du chevalier puiné du p., *Vale.*

P. S. Pour vous amuſer peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'Argens. J'ai compoſé ce morceau pour un Suiſſe, qui ſert depuis un an dans mon artillerie (*a*). Cet honnête Suiſſe ayant fait tourner dans ſa garniſon à Bréda la tête à une belle Hollandaiſe, il m'a demandé à différentes repriſes la permiſſion de l'épouſer, quand notre paix ſerait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle ſe mourant d'amour, n'a pas voulu attendre ſi long-temps, & le bel amour s'eſt envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

LETTRE CCLXXVII.

Du Roi.

Ce 31 octobre 1760.

JE vous ſuis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes paſſagères que j'ai excroquées au haſard. Depuis ce temps les Ruſſes ont fait une furtation dans le Brandebourg : j'y ſuis accouru, ils ſe ſont ſauvés tout de ſuite, & je me ſuis tourné vers la Saxe où les affaires demandaient ma préſence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure & la plus fatigante de toutes : mon tempérament

(*a*) Voyez cette pièce ci-devant tome VII, page 219.

s'en ressent, ma santé s'affaiblit, & mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens : il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Eve ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons-là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre & de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups & des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du Czar qui ne se trouve dans la Vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites & contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois-quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable & de l'enfer leur fascine les yeux, & ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot &

méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi ; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des loix ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade ; je souffre ; & j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins & de coquines, qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, & de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, & que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier & plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma santé baisse à vue-d'œil, & je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la Henriade, & descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs & nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie & celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers & que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos

vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt ; elle ne ſera point interceptée en chemin, & demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, & dites un petit *Benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

LETTRE CCLXXVIII.

Du Roi.

Strehlen, ſans date du jour, novembre 1761.

LE ſolitaire des Délices ne ſe rira-t-il pas de moi & de tous les envois que je lui fais ? Voici une pièce que j'ai faite pour Catt ; elle n'eſt pas dans le goût de mes Élégies, que vous avez la bonté de careſſer. Ce bon enfant me voyant toujours avec mes ſtoïciens, me ſoutint, il y a quelques jours, que ces beaux meſſieurs n'aidaient point dans l'infortune, que Greſſet, le Lutrin de Boileau, Chaulieu, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triſte ſituation, que ces bavards de philoſophes, dont on pourrait ſe paſſer, ſur-tout lorſqu'on avait en ſoi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent & ne peuvent pas donner. Je lui fis mes hum-

bles repréſentations. Il tint bon ; & quelques jours après notre belle converſation, je lui décochai cette Épître (*a*). Comme il me fallait une ſatisfaction du mal qu'il avait dit de mes ſtoïciens, je l'ai badiné ſur quelques belles dames, auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes ſe permettent des exagérations, & ne s'en font aucun ſcrupule ; auſſi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'eſt pas trop dans ſon caractère & dans la trempe de ſon ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je ſuis un vieux fou de m'occuper dans les circonſtances où je me trouve, de choſes auſſi frivoles ? mais j'endors ainſi mes ſoucis & mes peines. Je gagne quelques inſtans, & ces inſtans, hélas ! paſſés ſi vîte, le diable reprend tous ſes droits. Je me prépare à partir pour Breslau, & pour y faire mes arrangemens ſur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Dom Quichotte qui doit guerroyer ſans ceſſe, & qui n'a aucun repos à eſpérer, tant que l'acharnement de ſes ennemis le perſécutera. Je ſouhaite à l'auteur d'Alzire & de Mérope cette tranquillité dont me prive ma malheureuſe étoile. *Vale.*

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant Tome VIII, page 51.

LETTRE CCLXXIX.

Du Roi.

Berlin, ce 1er janvier 1765 (*a*).

JE vous ai cru si occupé à écraser l'*Infame* (*b*), que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte & le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités & des maladies : je me guéris moi-même par le régime & par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux & demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : & quoique j'aie très-grande opinion de l'habileté du sieur Tronchin, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, & qu'après tout, des herbes & des minéraux

(*a*) On n'a rien trouvé de 1762 à 1764.

(*b*) On se ressouviendra que ce mot était de convention, pour désigner la crédulité, la superstition, le fanatisme.

pilés ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés & à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, & le guérissent par le régime : & comme je ne trouve pas que des élixirs & des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade, je me mets à un régime rigoureux ; & jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces) ; car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; & je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé, & des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes & de beaux génies, qui ont signalé le siècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

LETTRE CCLXXX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 24 octobre 1765.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient ? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (*a*). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français ; &, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; & je crois que le moyen le plus simple serait que ces gens envoyassent quelqu'un

(*a*) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes Français, qui y auraient pu dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlement.

à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, & de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre-humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques & d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte & meurent en capucins ; vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer

le courage d'esprit, ou la senſibilité & la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts & les plus méthodiques.

Vous penſez, parce que les quakers & les ſociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant encore davantage, ón pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; & ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte & de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : & c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, & dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie ; en Poméranie & dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon Newton & d'Alembert, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ; & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; & j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille & rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone.*

Je vous recommande à la ſainte garde d'Épicure, d'Ariſtippe, de Locke, de Gaſſendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE CCLXXXI.

Du Roi.

Berlin, ce 8 janvier 1766.

NOn, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté & l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, & je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, & tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre.

Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclorre l'ivraie, l'*Infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec

votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, & qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiège du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte, & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque*, & la Sorbonne, ſoient entiérement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne & la Bavière, où la graſſe ignorance & l'engourdiſſement des eſprits maintient encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes & en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce

que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé? En France, aucun conte de balourdise qui ne roule sur un Suisse ; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous résidez : vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie, n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur ; & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux-arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de Virgile, d'Ovide & d'Horace : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le sort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, & je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance de la postérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

LETTRE CCLXXXII.

De M. de Voltaire.

Ce premier février 1766.

SIRE,

JE vous fais très-tard mes remerciemens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué ; j'étais tout près d'aller trouver Bayle & de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait ſûrement plaiſanté avec moi de ce que V. M. en a uſé avec lui comme Jurieu ; elle a tronqué l'article David. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de Bayle. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui & ſes pſeaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui & plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des béliers, & les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur ; il ne parle point éternellement d'aſpics & de baſilics. Ce qui me plaît ſur-tout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie ; ſon imagination ne

s'égare point. La justesse est le fonds de son esprit ; & en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste Géneviève ; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire (*a*), en voici d'autres que je souhaite qui l'amusent. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses États, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des Calas ; & il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats, qui pourra exciter la curiosité & la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestans égorgent leurs enfans pour plaire à Dieu. Si sa Majesté veut avoir ce mémoire, je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adresser. J'ignore s'il le faut mettre à la poste, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

(*a*) On y avait brûlé un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, auquel le Roi avait mis une Préface très-hardie. Voyez pages 226 & 227 de la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, par M. l'Abbé Denina.

LETTRE CCLXXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 février 1766.

J'Aurais été fâché de vous ſavoir ſi-tôt en la compagnie de Bayle. Hâtez-vous lentement de faire ce voyage, & ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'Hercule. Ce dieu écraſait des ſerpens dans ſon berceau ; & vous, chargé d'années, vous écraſez l'*Infame.*

Vos vers ſur la mort du dauphin ſont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste Géneviève mal-à-propos, parce que la reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas ſans doute la ſainte converſation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à Dieu, & où les reines font des pélerinages, les oſſemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, & on plante là les philoſophes & les poëtes. Les progrès de la raiſon humaine ſont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cauſe ; preſque tout le monde

ſe contente d'idées vagues des choſes, peu ont le temps de les examiner & de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuſes ; & ce total compoſe la ſociété. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui ; le reſte ſe ſcandaliſe, & vous damne charitablement. Pour moi qui ne me ſcandaliſe point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en ſuis cependant pas informé au juſte. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur, à la ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie en comparaiſon de Ferney & des lieux où vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, & s'intéreſſent à votre conſervation.

LETTRE CCLXXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 7 augufte 1766.

MOn neveu m'a écrit qu'il fe propofait de vifiter en paffant le philofophe de Ferney. Je lui envie le plaifir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converfations ; & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impofait pas la néceffité d'avoir recours au philofophe de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philofophes qui fe propofent de s'établir à Clèves ; je ne m'y oppofe point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le féjour de leurs compatriotes a prefqu'entiérement détruit dans ces forêts ; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, & qu'en imprimant ils obfervent de la décence dans leurs écrits.

La fcène qui s'eft paffée à Abbeville eft tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a confacrés dans l'efprit des peuples ? Et fi l'on veut jouir de la liberté de penfer, faut-il infulter à la croyance établie ? Quiconque ne veut point remuer, eft rarement

ment perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : Si j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé ; & ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune-homme qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les loix du royaume (*a*). C'eſt ſelon ces loix que tout magiſtrat fait ſerment de juger ; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent ; & il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, & que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez ; eh bien ! je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de Voltaire ; oh ! ça, monſieur le jeune-homme, il

(*a*) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de La Barre ; & ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer ; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la légiſlation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence.

eſt bon de vous former le jugement, pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de S. Thomas & le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévérement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges ; car l'ennui eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Que le Ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 auguſte 1766.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin delà, ils ſe ſouſtraiſent aux formalités des procédures, & ils condamnent au ſupplice ſans avoir de preuves, ni convictions, ni témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux loix de ſon pays : or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux loix, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, & d'éviter le ſcandale & l'inſolence. Ce ſont ces loix de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces loix rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes & les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées Françaiſes. Il arrive pendant cette effervescence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, & il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des aſiles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le fait ſous-entendre ; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont

les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, & sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie : son caractère doit être la douceur & la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier & ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores & minores gentium*; toutefois il assistait aux sacrifices publics. Gassendi allait à la Messe, & Newton au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté & la sûreté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous dites en lisant ceci : Cela

eſt bien allemand, cela ſe reſſent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paſſions ébauchées.

Nous ſommes, il eſt vrai, une eſpèce de végétaux en comparaiſon des Français : auſſi n'avons-nous produit ni Jéruſalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur Charlemagne s'aviſa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le ſommes reſtés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, & les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous ſommes : Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; & j'ai aſſez de vaine-gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſept bouches dans la Mer-Noire. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXVI.

Du Roi.

Breslau, ce premier ſeptembre 1766.

VOus aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'Hippocrate moderne, & ne lui ai point parlé. Je ne ſais ce qui peut être tranſ-

piré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr.

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs & le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix ; & ils sont si pleins de leur ouvrage, que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes, & l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveller les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt ; vos ecclésiastiques & vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, & laisseraient le public & le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages sont répandus ici, & entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce,

point de ſociété policée où votre réputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, & jouiſſez-en longtemps. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXVII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 13 ſeptembre 1766.

VOus n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes : ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés & paiſibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, & ne puis reſſuſciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés & brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront aſile & ſûreté.

Il me ſouvient d'avoir lu que ce livre brûlé dont vous me parlez, était imprimé à Berne (*a*) ; les Bernois ont donc exercé une juriſdiction légitime ſur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques & des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe paſſer à

(*a*) L'Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, dont il eſt publié à la note de la page 93.

Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie ; jeter du papier au feu, c'eſt humeur.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point ! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs projets ! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire & à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe & XIIIe ſiècles, eſt diſſipé ; cependant la plupart des yeux ſont myopes ; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires* ; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiſtes*. Il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, & des frelons près des abeilles.

Croyez que ſi des philoſophes fondaient un

gouvernement, qu'au bout d'un demi-fiècle le peuple fe forgerait des fuperftitions nouvelles, & qu'il attacherait fon culte à un objet quelconque qui frapperait les fens, ou il fe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de fes fondateurs, ou il invoquerait le foleil, ou quelqu'abfurdité pareille l'emporterait fur le culte pur & fimple de l'Être-Suprême.

La fuperftition eft une faibleffe de l'efprit humain ; elle eft inhérente à cet être ; elle a toujours été, elle fera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on fe profterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche d'alliance, ou devant une ftatue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la fuperftition eft la même, & la raifon n'y gagne rien.

Mais de fe bien porter à foixante-dix ans, d'avoir l'efprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaffe à cet âge, comme dans fa première jeuneffe, cela n'eft pas indifférent. C'eft votre deftin : je fouhaite que vous en jouiffiez longtemps, & que vous foyiez auffi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXVIII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 3 novembre 1766.

JE ne ſuis pas le ſeul qui remarque que le génie & les talens ſont plus rares en France & en Europe dans notre ſiècle, qu'à la fin du ſiècle précédent. Il vous reſte trois poëtes, mais qui ſont du ſecond ordre : La Harpe, Marmontel & Saint-Lambert. Les injuſtices qui ſe font à Abbeville n'empêchent pas qu'un Pariſien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il eſt ſans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore conſidérer que plus un État eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Le ſeul moyen de l'empêcher eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures & confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que ſoixante-treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'Octave ; que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclama-

tion, & d'une fimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuifé toutes les fufées de la rhétorique. En fuppofant même qu'un jeune-homme ait fait cet ouvrage, il eft fûr qu'un fage l'a retouché & refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en fi beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article Julien avec plaifir (*a*). Cependant j'aurais défiré que vous euffiez plus ménagé cet abbé de La Bletterie ; tout dévot, tout janféniſte qu'il eft, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu juftice, quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu juftice, dis-je, au caractère de Julien. Il ne l'a point appellé apoftat. Il faut tenir compte à un janféniſte de fa fincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paffage d'Ammien-Marcellin eft interpolé fans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui fuit. Ces deux phrafes fe lient fi bien, que la fraude faute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers fiècles : on accommodait les ouvrages à fon gré. Jofephe s'en eft reffenti éga-

(*a*) Dans le Dictionnaire philofophique.

lement. L'Évangile de Jean demeure. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c.: les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le Bellérophon qui a terraſſé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Épicure & par Ariſtide que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

LETTRE CCLXXXIX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 25 novembre 1766.

CEt extrait du Dictionnaire de Bayle dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'af-

faires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſannes ſeront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on reſtituera le bon article de David.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, & qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*Infame* ; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *Infame* a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'Argens l'a aſſez maltraitée dans ſon Julien. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? Maupertuis ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écraſâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans

la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux-arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois & les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puiſqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéſies médiocres : en fait de vers les médiocres & les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que Prométhée déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe : ce feu vous ſoutiendra.

Vous irez à l'âge de Fontenelle en vous moquant de ceux qui vous paient des rentes viagères, & en fesant une épigramme quand vous aurez achevé le fiècle. Enfin, comblé d'ans, raffafié de gloire & vainqueur de l'*Infame*, je vous vois monter l'Olympe, foutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Épicure, fur un nuage brillant de clarté.

Penfez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, & dites comme celui que vous favez : *Ce foir tu feras affis à ma table.*

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte & digne garde.

LETTRE CCXC.

De M. de Voltaire.

Ce 5 janvier 1767.

SIRE,

JE me doutais bien que votre mufe fe réveillerait tôt ou tard. Je fais que les autres hommes feront étonnés qu'après une guerre fi longue & fi vive, occupé du foin de rétablir votre royaume, gouvernant fans miniftres, entrant dans tous les détails, vous puiffiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en fuis pas furpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eft que vos vers foient bons; je ne m'y attendais pas après

tant d'années d'interruption. Des pensées fortes & vigoureuses, un coup-d'œil juste sur les faiblesses des hommes, des idées profondes & vraies, c'est-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre & de l'harmonie, & très-souvent même des finesses de langages, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être assurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que V. M. est devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient, dans une nouvelle édition de la prosodie française, de vous critiquer sur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adressée & imprimée dans les Œuvres du Philosophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite sous vos yeux: quoi qu'il en soit, vous voilà devenu un auteur classique, examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots; & condamné sans appel à faire *crêpe* de deux syllabes.

Je me joins au doyen, & je vais intenter au philosophe de Sans-Souci une accusation toute contraire. Vous avez donné deux syllabes au mot *haït* dans votre beau discours du Stoïcien:

Votre goût offensé *haït* l'absinthe amère (*a*).

(*a*) Le Roi changea tout ce vers, voyez le Stoïcien, ci-devant, tome VIII, page 24.

Nous

Nous ne vous pafferons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux fyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore;

Nous pourrions bien *haïr* les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de fots traités;
Nous pourrions bien *haïr* la fauffe politique
De ceux qui, s'uniffant avec nos ennemis,
Ont fervi les deffeins d'une cour tyrannique,
Et qui fe font perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux fyllabes; prenez, Sire, votre parti là-deffus, & ayez la bonté de changer ce vers; cela vous fera bien aifé.

Où eft le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre les points fur les *i* à Sans-Souci & à Potsdam? Je vous affure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château fur les frontières de France, & je m'en repens bien. Les patagons, la poix réfine, l'exaltation de l'ame, & le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chérement (*a*). J'étais fait pour vous. J'achève

(*a*) On fe reffouviendra que les fyftêmes de Maupertuis fur ces objets furent la fource des difputes & des querelles qui contribuèrent à forcer Voltaire de s'éloigner du Roi, qui aimait Maupertuis. Les autres caufes de la difgrace de Voltaire font enfin éclaircies par les Lettres 235 & 236 du tome XIV de cette Collection, & par la Comédie de Tantale en Procès, & autres pièces qui la précèdent, dans le tome VIII.

ma vie dans ma petite & obſcure ſphère, préciſément comme vous paſſez la vôtre au milieu de votre grandeur & de votre gloire. Je ne connais que la ſolitude & le travail ; ma ſociété eſt compoſée de cinq ou ſix perſonnes qui me laiſſent une liberté entière, & avec qui j'en uſe de même ; car la ſociété ſans la liberté eſt un ſupplice. Je ſuis votre Gilles en fait de ſociété & de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie cauſée par ma faute. Nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos diſgraces. Cet accident m'a empêché de répondre à V. M. auſſi-tôt que je l'aurais voulu.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil & ſes partiſans ſe ſont enfuis ; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, & eſt venu ſe réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Verder, conformément à la permiſſion donnée par V. M. ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces de l'Abrégé de Fleury,

monument précieux d'une raiſon ferme & hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux & ſage, avec de l'argent, des troupes, des loix, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, & tant qu'il y aura des frippons & des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde & la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

V. M. rendra un ſervice éternel au genre-humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée & à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, & de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle & la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le Neſtor; vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre!

LETTRE CCXCI.

Du Roi.

Berlin, ce 16 janvier 1767.

J'Ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*Infame* font fi fortes, que depuis Celfe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eft fupérieur à l'autre (*a*), & plus à la portée des gens du monde, pour qui de longues déductions fatiguent l'efprit relâché & détendu par les frivolités.

Il ne refte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé & frappé fur toutes fes faces, fur tous fes côtés. Par-tout je vois fes bleffures, & nulle part d'empyriques empreffés à pallier fon mal. Il eft temps de prononcer fon oraifon funèbre & de l'enterrer. Vous défaites le charme, & l'illufion fe diffipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en foit pas ainfi des troubles inteftins de Genève. J'augure, felon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui caufera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie fanglante...

(*a*) Quelques ouvrages philofophiques de M. de Voltaire furent publiés d'abord fous les noms de Boulanger, Fréret, Bolingbroke, &c.

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un afile ouvert où ils le fouhaitent. C'eft à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi fa décifion fe trouve actuellement diamétralement oppofée à celle qu'elle porta fur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était jufte alors doit l'être à préfent. Les loix fur lefquelles cette république eft fondée n'ont point changé ; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on penfe dans le Nord fur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des glofes fur la liberté de confcience follicitée pour les diffidens. Je me fuis fourré dans la *comparfa*, & je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette fcène. Les rois d'Angleterre & du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Ruffie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diffentions polonaifes & les négociations italiennes font à peu-près de la même efpèce : il faut vivre long-temps & avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous fouhaite, en attendant, la bonne année, fanté, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon, cé dieu des vers & de la médecine, vous comble de fes doubles faveurs. *Vale.*

LETTRE CCXCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 février 1767.

L'Accident qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit ; & cet eſprit triomphe des maladies & des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents & ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne & le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; & ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, & les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poéſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai

est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux Contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des Abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, & la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens : les évêques Polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ; on l'attaque ouvertement en Pologne ; on a chassé ses gardes du corps de France & de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique : on persiffle le grimoire du magicien ; on éclabousse l'auteur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'Église. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; & vous aurez encore la consolation de l'enterrer & de lui faire son épitaphe,

comme vous fites autrefois pour la Sorbonne.

L'Anglais Woolſton prolonge la durée de l'*Infame*, ſelon ſon calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice Il s'écroule de lui-même, & ſa chûte n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que Bayle a commencé de faire ; il a été ſuivi par nombre d'Anglais, & vous avez été réſervé pour l'accomplir.

Jouiſſez loug-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouiſſez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

Je ſouhaite que ce couchant dure long-temps, & je vous aſſure que je ſuis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

LETTRE CCXCIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 février 1767.

JE ſuis bien-aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé Fleury qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Hiſtoire de l'Égliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, & puis la tournent toute en pratiques extérieures, & finiſſent enfin par ſaper les mœurs avec leurs indulgences & leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu : comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſi-tôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; & les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les loix d'un peuple qui veut les conſerver ? Pourquoi tracaſſer ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers

& savent se défendre. Je ne sais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne ; mais moi qui vois ces choses de loin, & qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; & selon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbarismes & mes solécismes envers l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les causes bonnes. Si vous vous le proposiez, vous me donneriez assez d'amour-propre pour me croire infaillible comme un des quarante ; tant l'art de persuader est un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour persuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les dissidens fussent heureux, mais sans enthousiasme, & de façon que la république fût contente. Je ne sais point ce que pense le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuster doucement en modérant les prétentions des uns, & en portant les autres à se relâcher sur quelque chose.

Le Saint-Père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y est question que de la gloire du martyre, de l'assistance miraculeuse de Dieu, du fer, du feu, de l'obstination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Esprit l'inspire bien mal, & lui a fait

faire depuis ſon pontificat toutes choſes à contre-ſens. A quoi bon donc être inſpiré?

Il y a ici une comteſſe Polonaiſe. Elle ſe nomme Grazinska : c'eſt une eſpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien & l'anglais ; elle a lu tous les auteurs claſſiques de chaque langue, & les poſsède bien. L'ame d'un Bénédictin réſide dans ſon corps : avec cela elle a beaucoup d'eſprit, & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'uſage ne lui eſt pas encore auſſi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez ſi elle a été bien accueillie. Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, & aucunes des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers qu'elle paſſe à Berlin avec les gens-de-lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette Polonaiſe à ſe former ; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : & parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie.

Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidèle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, & pour défendre mes barbarismes. Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CCXCIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 février 1767.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, & je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, & les Nestor en ont vécu. Avec vous finit le siècle de Louis XIV. De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chef-d'œuvres que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, & des écarts même. On se plaît à analiser tout. Les Français se piquent à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids rai-

ſonneurs : & ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lu de long-temps, eſt-ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de Boſſuet, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du Suiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, & qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ferait de céder aux conjectures & de s'accommoder. Si l'obſtination & l'animoſité les en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare & qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune-homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit,

votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les Calas, les Sirven & La Barre devraient ouvrir les yeux au gouvernement, & le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc & pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans meneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour ; une comteſſe dit : *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pêtris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent & la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; & pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de

votre habitation, & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'Apollon : je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

LETTRE CCXCV.

De M. de Voltaire.

Ce 3 mars 1767.

SIRE,

J'Entends très-bien l'aventure des Deux Chiens (*a*), & je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre ; mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros Français & Bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, & nous l'avons corrompue.

A l'égard du Violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrettement

(*a*) Conte qui ſe trouve ci-devant tome VIII, avec celui du Violon.

appuyer de V. M., de la Ruffie, de l'Angleterre & du Danemarck, & qui n'eft actuellement appuyé que de la Ruffie? eft-ce l'impératrice de Ruffie qui foutient feule à préfent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiffances?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper; vous favez que je ne fuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer fon mémoire juftificatif, qui m'a femblé bien fait. C'eft une chofe affez plaifante, & qui a l'air de la contradiction, de foutenir l'indulgence & la tolérance, les armes à la main; mais auffi l'intolérance eft fi odieufe qu'elle mérite qu'on lui donne fur les oreilles. Si la fuperftition a fait fi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la fuperftition? Hercule allait combattre les brigands, & Bellérophon les chimères; je ne ferais pas fâché de voir des Hercule & des Bellérophon délivrer la terre des brigands & des chimères catholiques.

Quoi qu'il en foit, vos deux Contes font bien plaifans; votre génie eft toujours le même: votre raifon fupérieure eft toujours ingénieufe & gaie. J'efpère que V. M. daignera m'envoyer quelque nouveau Conte fur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme fon bien, lorfqu'il eft permis au dernier payfan d'affermer le fien; cela ne me paraît pas jufte, & mérite affurément un troifième Conte.

J'ai

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé Morival, cadet dans un de vos régimens à Vésel ; c'eſt un jeune-homme très-bien né, & dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des Picards, pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, & pour avoir chanté deux chanſons ? L'inquiſition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſcène de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire & l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter & à ramper ſur ce malheureux & ridicule tas de boue.

LETTRE CCXCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mars 1767.

JE vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes : il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle ? Mais je me flatte que cet orage paſſera, & que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modérera ſa fougue.

Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes pour convaincre les évêques Polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*Infame*, elle périra par le bras de la Vérité & par la séduction de l'Intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux que, si l'on parvient à détruire ces asyles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent & tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français & celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appât des riches abbayes & des couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leur État, ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent

leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : & il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération, sera ami des philosophes, & partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier & de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion, elle se fonde sur la crédulité des peuples. Éclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de La Barre : il se trouve porte-enseigne à Vésel, & j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, & jouir dans votre doux asyle des délices que vous avez procurés à vos contemporains, & qui s'étendront à la race future tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

LETTRE CCXCVII.

De M. de Voltaire.

Ce 5 avril 1767.

SIRE,

JE ne sais plus quand les chiens qui se battent pour un os, & à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien V. M., pourront aller demander un chenil dans vos États (*a*). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper sur leurs paliers, deviennent indécis de jour en

---

(*a*) M. de Voltaire voulait alors que Vésel servît d'asyle aux proscrits de Genève. Il avait essayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philosophes Français.

jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceſſamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, & plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de V. M.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Égliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte, & le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir & dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le

clou dans la tête du fanatifme ; mais il me femble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques fuperfluités, & en refferrant les preuves. Je me fuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens favans & fages viendrait fe confacrer dans vos États à éclairer le genre-humain. Mille obftacles à ce deffein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, fi j'avais de la fanté, je quitterais fans regret le château que j'ai bâti & les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philofophes, & pour confacrer mes derniers jours, fous votre protection, à l'impreffion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, fans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin, à les réimprimer, & à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ferait un amufement pour V. M., & ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en feraient récompenfés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont V. M. m'honore du 24 mars. Elle a bien raifon de dire que l'*Infame* ne fera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre fuperftition qui ne ferait reçue qu'en cas

qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépofféder un électeur eccléfiaftique, mais non pas détrôner l'impofture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je fens bien que vous ne détruirez la fuperftition chrifticole que par les armes de la raifon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eft d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eft expofée au mépris univerfel. On écrit beaucoup en France fur cette matière; tout le monde en parle. Les Bénédictins eux-mêmes ont été fi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préfenté une requête au roi de France pour être fécularifés, mais on n'a pas cru cette grande affaire affez mûre; on n'eft pas affez hardi en France, & les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eft tombé fous la main; il n'eft pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monftre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune-homme, nommé M. de La Harpe, qui cultive les lettres avec fuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à V. M. par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué & brûlé à petit feu

comme cet infortuné qui eſt à Véſel, & que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie V. M., au nom de la raiſon & de la bienfe-ſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons Suiſſes & un marquis Français que les Scythes & un prince Perſan. Thiriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à V. M.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos États. Que V. M. daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

LETTRE CCXCVIII.

De M. de Voltaire.

Ce 2 mai 1767.

PErmettez-moi de dire à V. M., que vous êtes comme un certain perſonnage de Lafontaine :

> Droit au ſolide allait Bartholomée.

Ce ſolide accompagne merveilleuſement la véritable gloire; vous faites un royaume floriſſant & puiſſant, de ce qui n'était ſous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu & ſaiſi le vrai en tout, auſſi êtes-vous unique en tout genre.

Je dois dire à V. M. qu'un jeune-homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, & ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, & vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse, véritable marquis, & non pas de ces marquis de robe ou du hasard, qui prennent leurs titres dans une auberge, & se font appeller Monseigneur par les postillons, qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de St-Antoine, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel fesait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois & à ce que j'espère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné m'envoyer par M. de Catt la réponse qu'elle a faite à Marmontel sur la Poétique. Que de leçons elle nous donne ! Votre digne Suisse m'a écrit une lettre charmante. Il s'estime heureux d'avoir vu ces grandes scènes où V. M. a joué si supérieurement son rôle. Pour moi, je l'estime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de son peuple.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect & syndérèse.

LETTRE CCXCIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 mai 1767.

J'Aurais cru, pendant les troubles qui désolaient l'Europe, que la terre de Ferney & la ville de Genève auraient été comme l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes & l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, & les Français les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour en sa patrie, s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les loix de la vicissitude.

La ville de Jérusalem, bâtie par le peuple de Dieu, est possédée par les Turcs : le Capitole, cet asyle des nations, ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des récollets : & Ferney, douce & agréable retraite philosophique, sert de quartier général aux troupes Françaises. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches,

comme Orphée, votre devancier, apprivoisa les tigres & les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti, comme le reste des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fussent exempts. Les arts & la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement, aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière ; & comme ils sont liés avec ceux d'Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Espagne : les Jésuites sont chassés de ce royaume. De plus, les cours de Versailles, de Vienne & de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un nombre considérable de couvens. On dit que le Saint-Père sera obligé d'y consentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part, les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée ; d'une autre, les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts

& les trompettes du fanatifme. Cet édifice fapé par fes fondemens va s'écrouler ; & les nations tranfcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution, qui fe fit au XIXe fiècle dans l'efprit humain.

Qui aurait dit au XIIe fiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg Suiffe, nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, & au temps où ils fleuriffent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je fuis bien sûr que cette pièce fera intéreffante & pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies & des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu & verfifie bien. Je vous fuis obligé de fon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélifaire de Marmontel. Il faut que la Sorbonne ait été de bien mauvaife humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de fauver Cicéron & Marc-Aurèle. Je foupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques allufions du règne de Juftinien à celui de Louis XV, & que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la Sorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Confervez-vous toutefois, & ménagez votre vieilleffe dans votre quartier général de Ferney.

Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnait l'assaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problême; & soyez persuadé que le roi Hiéron s'intéressait moins à la conservation de son géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes Françaises entoure.

LETTRE CCC.

Du Roi.

Potsdam, ce 31 juillet 1767.

J'Ai cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon, & j'attribuais votre long silence à votre déménagement; la cause que vous en alléguez est bien fâcheuse.

Le poëme sur les Génevois m'est parvenu par Thiriot. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse & le froid des ans n'ont pu éteindre; & comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, & vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur Caron, sur Cerbère, & sur tous ces

objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aiſe en la feſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher Voltaire : tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappellez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abîmées par la goutte. Je végette encore, & je m'apperçois que le temps fixe une différence ſenſible entre quarante & cinquante-ſix ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences & pour les beaux-arts. Ce ſont eux qui ſont ma conſolation & ma joie.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien : ſans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis*

XIV : mais n'eſt il pas dangereux d'écrire des faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV : juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, & combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpérait voir Dieu. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible & philoſophique.

On parle auſſi peu des diſſidens & de ce qu'ils décideront que des Génevois & des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils auront hâte de s'accommoder & de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que votre corps puiſſe ſe rajeunir comme votre eſ-

prit ; & si je ne puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous admirer & faire des vœux pour le patriarche de Ferney !

LETTRE CCCI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, novembre 1769.

SIRE,

UN Bohémien qui a beaucoup d'esprit & de philosophie, nommé M. Grimm, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos saints mystères, & que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie V. M. très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché & si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à V. M. Quand je songe qu'un fou & qu'un imbécille comme S. Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, & que je n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux, & malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie, le fait est que j'ai été long-temps mourant & que je me meurs.

Mais je ressuscite & je reprends tous mes sentimens

ſentimens envers V. M., & toute ma philoſophie pour lui écrire aujourd'hui, au ſujet d'une petite extravagance anglaiſe qui regarde votre perſonne. Elle ſe doutera bien que cette démence anglaiſe n'eſt pas gaie ; il y a beaucoup de ſages en Angleterre ; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ſes énergumènes, qui a peut-être de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Poſt*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à V. M., dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidellement traduits. » Quelle pitié, ſi l'étendue de vos con-
» naiſſances, vos talens & vos vertus ne vous
» ſervaient qu'à pervertir ces dons du Ciel pour
» faire la miſère & la déſolation du genre-
» humain ! Vous n'avez rien à déſirer, Sire,
» dans ce monde, que l'auguſte titre d'un
» héros chrétien ».

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au Grand-Turc Mouſtapha, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan ; mais comme Mouſtapha n'a veine qui tende à le faire un héros, & que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes & aux princeſſes du Nord, qui

me paraiſſent plus éclairés que tout le ſerrail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à V. M., que ces quatre lignes-ci : » J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Poſt*, *du 7 octobre* 1769, N°. 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le Roi de Pruſſe ; cette lettre eſt bien ſotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney, le* 29 *octobre* 1769, VOLTAIRE ».

Il y a par-tout, Sire, de ces eſprits également abſurdes & méchans, qui croient ou font ſemblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'eſt pas de leur ſecte. Ces ſuperſtitieux coquins reſſemblent à la *Philaminte* des *Femmes ſavantes* de Molière ; ils diſent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous & nos amis.

J'ai dit quelque part que La Motte-le-Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces marouſles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie ſageſſe eſt d'adorer Dieu comme le père commun de tous les hommes ſans diſtinction, & d'être bienfeſant.

Ils ignorent que la religion ne conſiſte ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptiſtes ou des piétiſtes, ni dans l'impanation & l'invination, ni dans un péle-

tinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des Neiges, ou à Notre-Dame des sept Douleurs ; mais dans la connaissance de l'Être-Suprême qui remplit toute la nature, & dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux dissidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, & qui ait appellé les Janissaires de notre saint-père le Turc au secours des bons catholiques Romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint-esprit du révérend-père Malagrida, ou du révérend-père Guignard, ou du révérend-père Jacques-Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cause de Dieu, depuis le grand Constantin, assassin de toute sa famille, jusqu'au meurtre de Charles I, qu'on fit assassiner par le bourreau, l'Évangile à la main ; la politique n'est pas mon affaire : je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots & plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle & d'Euripide. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait ;

mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, & on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur : on en laiſſera tout le fardeau à Catherine.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que V. M., qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Être qui remplit l'univers vous conſerve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, & le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſerviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on diſe.

LETTRE CCCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 novembre 1769.

VOus avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être ſupporté avec patience. Non, ſans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, & être bien-aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent

à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe ; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le Prométhée de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, & les déſabuſer de leurs préjugés & de leurs erreurs.

Je ſuis bien-aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur Anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Égliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques Français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie ; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au Grand-Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique & romaine. C'eſt le Croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint Père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & cueillir les palmes d'Idumée ; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans

ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion & exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de Saint-Pierre ; & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite (*a*). C'est une princesse d'un grand mérite, & qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie ; ce sont elles seules qui charment nos loisirs & qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, & que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur

(*a*) Il se trouve ci-devant tome VIII, page 95.

connaiſſance nous ſerait entiérement inutile, ſi nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penſer, je paſſe ma vieilleſſe tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Bazin; il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire.

Je lui ſouhaite longue vie, ſanté & contentement; & quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

LETTRE CCCIII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1769.

MOn cher Lorrain (*a*), je ne ſais pas comment vous vous appellez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé ſous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; aſſurément vous en faites l'ornement & l'inſtruction. Vous me paraiſſez un grand philoſophe dans le ſéjour des revues, des canons & des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets ſi contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que

---

(*a*) Cette lettre eſt une réponſe à l'envoi d'un ouvrage manuſcrit du Roi ſur l'amour-propre, vu comme principe de morale. M. de Voltaire l'adreſſe au copiſte de cet ouvrage, dont il ſuppoſe qu'il a reconnu l'écriture.

Marc-Aurèle & Julien avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, & que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot & sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; & tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre est le vent qui enfle les voiles, & qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge: si l'amour-propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour-propre: leurs enfans sont la vertu & le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses-couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entiérement sains, & qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand

je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer d'un prince même qui peut mener au vice, la ſource du bien & de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien & muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui paraît les jeudis à Berlin, & que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, delà il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir apperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin-d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt-là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, & que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

LETTRE CCCIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 décembre 1769.

QUand Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes *Pruſſiaques*, dit qu'Alexandre pouſſait ſon amour pour les beaux-arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, & qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, & qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thaleſtris étaient pleins de grâce & d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens & les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, & qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maitre avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux Velche retiré vers les montagnes du Caucafe, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, & qui vivait auffi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles & de Bafroc. Ce vieux radoteur difait fouvent qu'il était très-fâché de mourir fans avoir fait encore une fois fa cour au héros de la Macédoine.

Sire, je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des favans qui ont lu Plutarque & Xénophon dans la bibliothèque de votre nouveau palais ; ils pourront vous montrer les paffages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, & V. M. verra que rien n'eft plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucafe pour voir ce Velche deux jours à la cour d'Alexandre.

LETTRE CCCV.

Du Roi.

Berlin, ce 4 janvier 1770.

LE vieux citadin du Caucafe,
Reffufcité de fon tombeau,
Carracole encor fur Pégafe
Plus leftement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce Velche plein d'appas,
Efprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec fon Grec Paufanias.

Le vieux Velche a beaucoup d'érudition ; cependant il paraît qu'il perſiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il *alexandriſe* : ce pauvre Thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique, & qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, & que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ſes vers au vice-dieu qu'Apollon a établi ſon vicaire dans ce monde ; il a ſenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines ſectes de papegais en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le ſéné des apothicaires ſans que jamais je fiſſe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature ; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, & moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le ſoleil éclairera le monde,

tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, & votre nom remplira l'espace des siècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira: C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille; cela est passable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se fesant correcteur chez quelque libraire; & puis on jette-là le livre, & puis on en fait des papillotes, & puis il n'en est plus question.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un Mémoire destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique; & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises: c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 février 1770.

LE pauvre Lorrain, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fesait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage (*a*), qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'Helvétius & dans les Essais de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, & l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre Lorrain sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette

(*a*) C'est l'Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale; il se trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop & le trop peu (*a*). Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre Lorrain est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché par-tout. Ce n'est pas sans raison : les roses & les lauriers ont tous été transplantés en Russie ; de sorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain suppose que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaisie le tableau de ce génie, & qu'il en est comme du jardin des Hespérides & de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui & de l'associer à ses études ; qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite, & n'aime plus que lui son beau génie.

(*a*) Voyez l'Épître à Madame de Morian, ci-devant tome VIII, page 83.

LETTRE CCCVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 mars 1770.

C'En eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, & qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands & les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre & mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

Sire, il eſt clair que vous avez trop de tout, & moi trop peu. Votre Épître à madame de Morian ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune Pariſien oiſif

oisif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces, fasse sans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui sont à la fois d'un poëte & d'un homme de bonne compagnie, c'est ce qui me passe. Quoi, vous nous battez en Thuringe & vous faites des vers mieux que nous ! C'est là qu'il y a du trop ; & vous me causez trop de regrets de ne pas mourir auprès de V. M. héroïque & poétique.

LETTRE CCCVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 27 avril 1770.

SIRE,

QUand vous étiez malade, je l'étais bien aussi, & je fesais même tout comme vous de la prose & des vers, à cela près que mes vers & ma prose ne valaient pas grand'chose ; je conclus que j'étais fait pour vivre & mourir auprès de vous, & qu'il y a eu du mal-entendu si cela n'est pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite, c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin ; cependant on dit que frère Ganganelli a condamné mes Œuvres, ou

du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa Sainteté que je ſuis très-bon catholique, & que je prends V. M. pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; & comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'eſt marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à Marc-Aurèle. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes : je ne ſais rien de plus utile (*a*). Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien & le précepteur de votre royaume; tout cela eſt pourtant vrai : je défie qu'on en diſe autant de Mouſtapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon; ce ſerait rendre ſervice au genre-humain.

Pendant que l'empire Ruſſe & l'empire Ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige & tant de

(*a*) Ils ſe trouvent ci-devant dans le tome VI.

ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, & m'envoyer celle de S. Ignace.

Reſtez un héros ſur la terre, & n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CCCIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 mai 1770.

SIRE,

JE me flatte que votre ſanté eſt entiérement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, & monter à cheval le lendemain: vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la Marc-Aurèle ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval & d'une parade.

Jè ne ſais ſi V. M. eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés: on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre Mouſtapha; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre Mouſtapha auſſi, & que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis

L 2

chargé que de propofer un tableau à V. M., & nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, réfident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de Vanloo, haut de fix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en fais. Il était deftiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, & voilà ma commiffion faite.

Comme j'ai prefque perdu la vue au milieu des neiges du Mont-Jura, ce n'eft pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je fuis; car fi V. M. a eu la goutte, votre vieux ferviteur fe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne fais fi la nature traite mieux les fables de Berlin; mais je me fouviens que le temps était toujours beau auprès de V. M. Je la fupplie de me conferver fes bontés & de n'avoir point de goutte. Je fuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eft que protectrice des jéfuites, & moi je fuis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de S. François, tiré fur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère FRANÇOIS VOLTAIRE.

LETTRE CCCX.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 24 mai 1770.

JE vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'Égliſe, je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable; & je commence par dire: *Sancte Voltaire, ora pro nobis.*

Cependant le Saint-Père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayez joui de cette faveur: l'Abrégé de Fleury a eu un ſort tout ſemblable (*a*). Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites: vous, des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome: les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, & je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer

(*a*) Oui, mais grâces en ſoient rendues à la belle Préface que le Roi plaça à la tête du livre.

à ſon aiſe : elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, & de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les loix civiles & naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois ; & je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre-humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois & empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, & avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux ; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant & boitant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de Panetius me rendit mes forces. Je me rappellai la réponſe de ce philoſophe à

Pompée qui désirait de l'entendre ; & je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration & l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux-bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, & les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie S. Jean du Désert, S. Antoine, S. François d'Assise & S. Cucufin de vous prendre tous en leur sainte & digne garde.

LETTRE CCCXI.

De M. de Voltaire.

Ce 8 juin 1770.

QUand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin.
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,

C'eſt une énorme étourderie.
Le Saint-Père eſt un pauvre ſaint ;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie ;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà V. M. bien payée de s'être vouée à S. Ignace ; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S. François.

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli ; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette !

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeur de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de Mahomet ? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome & de moi, d'aller droit au ſolide, & d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, & n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'a-

vais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, & d'avoir taillé des diamans *(a)*. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

> De la fange la plus groſſière
> On voit ſouvent naître des fleurs,
> Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
> La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs ; j'aime mieux la famille de Socrate que les deſcendans d'Orcan, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre & mourir auprès de vous.

LE VIEUX MALADE HERMITE.

P. S. Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hennin ; celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, font beaucoup plus grâces.

(*a*) L'Examen de l'Eſſai ſur les préjugés ſe trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo, 1790.

LETTRE CCCXII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 7 juillet 1770.

QUe le Saint-Père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce,
Suffiſante comme efficace.

Mais ce ſuiſſe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris;
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathême,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plauſible,
Et malgré Loyola, je crois
Que le Saint-Père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas, après tout, auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt ſeulement pour que l'uſage ne s'en perde pas; & d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'Agneau fans tache, il s'eſt laiſſé enlever le comtat d'Avignon ? combien peu il y penſe, & dans quelle concorde il vit avec le Roi très-chrétien ? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laiſſe mes chers jéſuites que l'on perſécute par-tout. J'en conſerverai la graine précieuſe, pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du Sultan Turc.

Si monſieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut ſeule deux empereurs)
Reçu, pour prix de ſon caprice,
Des leçons qui devraient abaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans;
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, & de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entiérement les plaies que la dernière guerre nous a faites, & qui ſaignent encore.

Et quant à monfieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laiffe en paix en fon lieu,
S'amufer avec fon bréviaire.
Hélas! il n'eft que trop puni
En vivant de cette manière:
Du fage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en fon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ferait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréfors pourraient féduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Richelieu, & leurs pareils. Ce n'eft pas que je refpecte les dons que l'abrutiffement a confacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de fcandale: &, fuppofé qu'on fe croie plus fage que les autres, il faut, par complaifance, par commifération pour leurs faibleffes, ne point choquer leurs préjugés. Il ferait à fouhaiter que les prétendus philofophes de nos jours penfaffent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eft tombé entre les mains: il m'a paru fi téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques fur le *Syftême de la Nature*, que l'auteur arrange à fa façon.

Je vous communique ces remarques; & fi je me fuis rencontré avec votre façon de penfer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie fur la

mort d'une dame d'honneur de ma sœur Amélie, dont la perte lui fut très-ſenſible (*a*). Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous ſouviendrez qu'il était d'uſage, dans les temps reculés, que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'Apollon. Il y avait même, du temps d'Auguſte, une bibliothèque conſacrée à ce dieu, où les Virgile, les Ovide, les Horace liſaient publiquement leurs écrits. Dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte que l'on y envoie ſes offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils ſont faits pour plaire à tout âge,
Ils ſavent éclairer le ſage,
Et répandre des fleurs ſur les Jeux & les Ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même !

Ce ſont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent ſe joindre ; ils doivent vous conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment prêt à s'écrouler, & dont des barbares ſapent déjà les fondemens. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute

---

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VIII, page 102.

déjà les belles-lettres, en leur prefcrivant des loix pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorfqu'elles manqueront de leur unique appui, & lorfque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amufement que de courtes & arides folutions de problêmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auffi fâcheux, & contentons-nous de jouir de ce que nous poffédons.

O compagnes d'une déeffe !
Vous que par des foins affidus
Voltaire fut en fa jeuneffe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez fur fes années :
Vous lui devez tous vos fecours ;
Apollon pour jamais unit vos deftinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

LETTRE CCCXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 27 juillet 1770.

SIRE,

VOus & le roi de la Chine vous êtes à préfent les deux feuls fouverains qui foient philofophes & poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-Long (*a*), lorfque

(*a*) C'eft l'Éloge de la ville de Mouckden, & celui du Thé, traduits en français, in-8vo, 1770.

j'ai reçu la profe & les vers de Fréderic-le-Grand. Je vais d'abord à votre profe, dont le fujet intéreffe tous les hommes, auffi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle qui combattait par fes réflexions morales le fyftême de Lucrèce.

J'avais déjà vu une petite réfutation du *Syftême de la Nature* par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de fe rencontrer plus d'une fois avec V. M. : c'eft bon figne quand un roi & un fimple homme penfent de même ; leurs intérêts font fouvent fi contraires que, quand ils fe réuniffent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raifon.

Il me femble que vos remarques doivent être imprimées : ce font des leçons pour le genre-humain. Vous foutenez d'un bras la caufe de Dieu, & vous écrafez de l'autre la fuperftition. Il ferait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu & de donner des foufflets à celui qui fe dit fon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-Long vient de faire imprimer fes poéfies à Pékin, daignez m'en charger, & je les publierai fur le champ.

L'athéifme ne peut jamais faire aucun bien, & la fuperftition a fait des maux à l'infini : fauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce fervice au monde, c'eft vous.

Non-feulement vous réfutez l'auteur, mais

vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère Ganganelli & aux siens ; ainsi dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère Ganganelli & ses arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'Abrégé de Fleury. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite & à gauche : ils en feraient à vous-même, & nous ne sommes plus au temps des Herules & des Lombards, mais nous sommes au temps des Kien-Long & des Fréderic. Ganganelli sera assez puni d'un trait de votre plume ; V. M. réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois & les prêtres, que l'auteur du *Systême* reproche aux fronts couronnés & aux fronts tonsurés. Vous avez très-grande raison de dire qu'il n'en est rien, & que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, Messeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'est ainsi que vous avez commencé ; c'est ainsi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis & leurs premiers successeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dîmes, & laisse-moi le

reste ;

reste ; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation : remplissons nos bourses ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, & je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérans & par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances.*

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, & vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne & à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable ! s'il y a deux puissances dans les États de V. M. & dans le vaste empire de Catherine II. Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; & le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau*, comme dit l'autre.

Les peuples sont encor dans une nuit profonde ;
Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont désolé le monde ;
 C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne Catherine II est charmant, & mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne sais si c'est le prince héréditaire de Brunswick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle ; voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'em-

pereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie & de la Servie; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe: il ne reviendra peut-être plus; mais je me consolerai si, dans ce charivari, V. M. arrondit sa Prusse.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible: vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi; vos vers à madame la princesse Amélie sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, & à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, & dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CCCXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 auguste 1770.

NE cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, & dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très-ortho-

doxe : je la relus, & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides & scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, & que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre & les semer dans un terrein qui leur est contraire.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie : je les abandonne à votre disposition ; ses troupes, par un enchaînement de succès & de prospérité, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à Catherine, & celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, & ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, & vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléfie & vas trouver l'empereur qui m'a invité à fon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voifins. Ce prince eft aimable & plein de mérite. Il aime vos ouvrages, & les lit autant qu'il peut : il n'eft rien moins que fuperftitieux. Enfin c'eft un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares ; mais ce n'eft pas une raifon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les feuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiffement & devenues agreftes faute de lumières !

Mais vivons, & laiffons vivre les autres. Puiffiez-vous fur-tout vivre long-temps, & ne point oublier qu'il eft des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceffent de rendre juftice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

LETTRE CCCXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 20 auguste 1770.

SIRE,

LE philosophe d'Alembert m'apprend que le grand philosophe de la secte & de l'espèce de Marc-Aurèle, le cultivateur & le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette : ce squelette possède une vieille ame très-sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait V. M. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux Pigal, & que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, & je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ces registres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce sujet. J'ai appris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil

qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me fesais de voir les petits-fils des Sophocle & des Démosthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la Nature*, & on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté ; ainsi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite Néedham, que Buffon, Maupertuis & le traducteur de Lucrèce avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systêmes, de celui de Buffon qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine ; & enfin de celui qui exaltait son ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blan-*

chiffeuse (*a*), à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, & à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de V. M. est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre & de mourir auprès de vous, & qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part ; car sûrement il paraîtra, & sera imprimé incorrectement. Si V. M. daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-Souci à la Divinité sera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées & les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire Voltaire.

(*a*) Il s'agit ici de cette anecdote à laquelle on a attribué la division entre Fréderic II & Voltaire. On rapporta à Fréderic que Voltaire avait dit, relativement à la correction des ouvrages du Roi, qu'il devait envoyer son linge sale à la blanchisseuse. Mais cela était faux ; & fût-il vrai, l'on présume bien qu'il fallait de plus graves raisons pour forcer Fréderic II à disgracier Voltaire ; mais le philosophe de Ferney devait soigneusement ne pas parler de celles qu'on a lues ci-devant tome XIV, Lettres 235 & 236.

LETTRE CCCXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 septembre 1770.

JE n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, & que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre : elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie, sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la Nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, & d'attendre que le

fiècle foit affez éclairé pour qu'on puiffe impunément penfer tout haut (*a*).

Laiffez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obfcurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit fur le même fujet, & qui fera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les fciences refleuriffent chez eux, ils feront jaloux qu'un Gaulois, par fa Henriade, ait furpaffé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté fur Sophocle, fe foit égalé à Thucydide, & ait laiffé loin derrière lui Platon, Ariftote, & toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poffeffeurs de ces belles contrées feront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouffer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préfide aux événemens, felon que le prétend l'auteur du *Syftême de la Nature*; je ne fais quand elle amenera des révolutions qui pourront reffufciter les fciences, enfevelies depuis fi long-temps dans ces contrées affervies, & dégradées de leur ancienne fplendeur.

(*a*) Ce temps eft venu, & l'*Examen du Syftême de la Nature* par Fréderic II, fe trouve ci-devant tome VI.

Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance & les préjugés dans les pays que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs, & de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine, & que le permettent les moyens que je puis employer.

A préſent, je ne fais que revenir d'une longue courſe: j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples; nourri d'encens, il eſt modeſte; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial qu'il remplit avec ſcrupule; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire Voltaire, & pour en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince poſſède très-bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du Taſſe, & le *Paſtor fido* preſqu'en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philoſophie; & quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme Montagne: *Que ſais-je?*

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel Pigal tra-

vaille : ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conservez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, & qui fait connaître le prix de ce trésor.

LETTRE CCCXVII.

Du Roi.

Berlin, ce 26 septembre 1770.

IL faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'assure ; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas supposé les moindres liaisons. En vérité, le prophète, quel qu'il soit, qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte, me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; & il ne faudra qu'une comète ou quelqu'éclipse qui m'honore de

fon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceffaire pour rendre juftice à Voltaire ; une ame fenfible & un cœur reconnaiffant fuffifaient. Il eft bien jufte que le public lui paie le plaifir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auffi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu ; on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ftatue ; faible dédommagement de toutes les perfécutions que l'envie lui a fufcitées ; mais récompenfe capable d'échauffer la jeuneffe & de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, & où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres & les fciences ; & lorfque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je fuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur fans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veftibule de leur temple, vous qui en êtes les desfervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie & la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eft né (*a*). Je fouhaite

(*a*) Le prince Frédéric-Guillaume, petit neveu du roi.

qu'il ait les qualités qu'il doit avoir; & que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur.

LETTRE CCCXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 12 octobre 1770.

SIRE,

NOus avons été heureux pendant quinze jours, d'Alembert & moi, nous avons toujours parlé de V. M.; c'est ce que font tous les êtres pensans, & s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence & n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses & aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu V. M. pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont V. M. revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

Voici en quoi conſiſte l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Génevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que V. M. daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, & je ſuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriſſante & plus digne d'être protégée par V. M. ; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein ; c'était-là où je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde & glorieuſe à votre perſonne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunſwick, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, & c'eſt un double compliment de condoléance à faire à V. M. : il n'a qu'entrevu la vie & la gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre choſe qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment Fréderic-le-Grand ; je

l'admire, je lui ſuis attaché, je le remercie, je ſuis pénétré de ſes bontés pour le moment qui me reſte; voilà de quoi je ſuis certain pour ces deux inſtans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eſt un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, & le doute eſt un état déſagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant Juſtinien? & Caton avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir Céſar? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que Mouſtapha, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature? en ce cas l'ame de Ravaillac ſerait à jamais égale à celle de Henri IV: ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance & d'attachement pour votre perſonne, & du néant de preſque tout le reſte.

LETTRE CCCXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 30 octobre 1770.

UNe mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottans dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement & de la vie, du temps & de l'éternité, de l'esprit & de la matière, des choses possibles & de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait distrait ces deux grands philosophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture, & vous offrez sur vos terres un asyle aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont Voltaire est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des loix.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce; ce sont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage & les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asyle sur mes terres.

Il

Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles & qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent & se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent & les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée Russe, de mon neveu de Brunswick : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser appercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la conquête du Mexique par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze Chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est.* Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que

de la matière animée par le mouvement, & que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit & ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raiſon peut nous fournir de moins inepte ſur ſon ſujet, eſt de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette intelligence ne s'embarraſſe pas plus de Mouſtapha que du Roi très-chrétien; & que ce qui arrive aux hommes l'inquiète auſſi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écraſe ſans s'en appercevoir.

Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le ſable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient faites que pour tranſporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'Intelligence-Suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices & nos vertus ſont relatifs à la ſociété, & qu'il nous ſuffit des peines & des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition,

j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain ; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation : & puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours ; pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement ; & Dieu le Père qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet porte la Somme de S. Thomas, s'en servira pour vous juger à la rigueur. Mon raisonneur, au-lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, & de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'est le cas de dire, *sauve qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des loix à votre colonie Génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre

réfutation du *Syſtême de la Nature*, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord & de ces contrées.

LETTRE CCCXX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 novembre 1770.

SIRE,

VOtre Majeſté peut être ciron ou mitte en comparaiſon de l'éternel Architecte des mondes, & même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, & dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité ; mais en comparaiſon de nous autres chétifs, vous avez été ſouvent aigle, lion & cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles Polonaiſes perſécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre Pythagore & un Suiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement Po-

lonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunſwick était donc auſſi des vôtres; il feſait donc des vers comme vous & le roi de la Chine! V. M. peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'*Eccléſiaſte* attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que Céſar & Cicéron, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de *la Troade*, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en létargie.

Je ne ſais pas ce que penſe Mouſtapha ſur cette affaire; je penſe qu'il ne penſe pas, & qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie, & la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince Guſtave, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus

d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant ; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte & sans espérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait consulter Ganganelli, on dit qu'il est bon théologien ; si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, soyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, & que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre & chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits Velches.

LETTRE CCCXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1770.

JE vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, & comme on ſait que j'aime la poéſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur Arnulphius-Enſerius-Quadrazius. Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſolécіſmes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes & de leurs victoires. Cepen-

N 4

dant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte ; & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Velches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie & d'artillerie pour fortifier les dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand Turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de serrail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, & que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? & qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable.

Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

LETTRE CCCXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 décembre 1770.

LE damné de philofophe contre lequel vous êtes en colère, ne fe contente pas de raifonner à perte de vue, il fe met à rêver, & il veut que je vous envoie fes rêveries. Pour me débarraffer de fes importunités, j'ai été obligé de me conformer à fes volontés. Voici fes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accufez pas d'indifcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-Bleue & des Mille & une, &c. Je lui ai confeillé, pour le corriger de fon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranfcendante qui defféchera fon cerveau de ce qu'il a de trop poétique, & le rendra le digne confrère de tous nos graves philofophes tudefques & profeffeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais penfé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Mouftapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui fuivent le fens de la fentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent favoir ce qu'ils font, & qui, à mefure qu'ils avancent en con-

naiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir ; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, & je parierais qu'il s'embarraſſerait beaucoup plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte. Pour moi, je m'avertis d'être diſcret & de ne pas importuner un homme auquel il faut ſe faire conſcience de dérober un moment. Ses momens ſont ſi bien employés, que je lui en ſouhaite beaucoup, & qu'il puiſſe durer autant que ſa ſtatue. *Vale.*

LETTRE CCCXXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 20 décembre 1770.

EN vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres ; mon Dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden ! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé David, & à nos badauts de Paris ! Je ſoupçonne ſa majeſté Kien-Long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, & de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allais au-

trefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de ſon armée, mais cent fois plus de ſa perſonne ; & je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où Kien-Long-le Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer ; & ſans un Lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; & quoiqu'un abbé Terray m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui ne me ſerait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite ; cependant je regrette toujours Kien-Long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémiſphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends-pères jéſuites ! comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces & d'énergie que les trois-quarts de nos académiciens ! j'ai pris la liberté de lui adreſſer par le coche trois livres nouveaux, avec cette adreſſe : *Au Roi* ; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit ; & on parlera peu du ſultan & du mogol d'aujourd'hui. On a écrit ſur l'adreſſe : *Pour être mis à la poſte, dès que le paquet ſera dans ſes États.* C'eſt un tribut payé à la bibliothèque du Sans-Souci de la Chine ; je ne crois pas ce tribut digne de ſa

Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine Russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à Moustapha; je suis encore dans l'erreur sur Ali-Bey; elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, & j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades: il me semble qu'on pouvait s'entendre, & qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches & même les Ibères n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

LETTRE CCCXXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 11 janvier 1771.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

GRand Prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, & par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Éternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur Ézéchiel de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de Jéhova, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; auſſi Jéhova vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, & en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'eſt lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts,

il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux & clément, grand & ſimple, éloquent & poëte : car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fit connaître tel que je ſuis, & non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur Fréderic, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint ; mais il eſt mon fils & mon image, & je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds & d'avoir donné des loix à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le grand Fréderic a répondu à Jéhova : Je l'ai chaſſé de mon cœur, ce monſtre de la ſuperſtition, & du cœur de tout ce qui m'environne ; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, & même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples & de Madrid ? Jéhova alors a dit : Tes exemples

& tes leçons suffiront ; donnes-en long-temps, mon fils, & je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova ! vous êtes bien puissant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE CCCXXV.

Du Roi.

Berlin, ce 29 janvier 1771.

EN lisant votre lettre, j'ai cru que la correspondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, si je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au-lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Questions encyclopédiques* qu'on pourrait appeller à plus juste titre *Instructions encyclopédiques*. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété ! que de connaissances, de profondeur ! & quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément ! Si je me servais du style précieux, je pour-

rais dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remerciemens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talens les connaissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi ! Vos protégés les Pediculosos en auront été ravis ; la Sorbonne vous aggrégera à son corps ; le Roi très-chrétien (s'il lit) bénira le Ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe ; & l'évêque d'Orléans vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. A coup-sûr vos reliques feront des miracles, & l'*Infame* célébrera son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité ? Il faut avouer que l'auteur du *Systême de la Nature* a trop impudemment cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu la philosophie odieuse par

par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés & révoltés.

Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, & que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine, comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissemens qu'elle a faits, & les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever & d'éclairer ses sujets.

Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus long-temps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, Benoît XIV le définissait un fou qui avait bien de l'esprit. On dit que les parlemens & la noblesse le regrettent & le comparent à Richelieu : en revanche, ses ennemis disent que c'était un boute-feu qui aurait embrâsé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. Choiseul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; & je me repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix & le renvoi de ses ministres & de ses maîtresses. Je ne me

mêle que de mes affaires & du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; &, à l'exception d'une feule actrice, mauvaife comédie. Vos hiftrions Velches fe vouent tous à l'opéra-comique ; & des platitudes mifes en mufique font chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulfions aux affiftans. Durant les beaux jours du fiècle de Louis XIV, ce fpectaole n'aurait pas fait fortune. Il paffe pour bon dans ce fiècle de petiteffe, où le génie eft auffi rare que le bon fens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une efpèce de barbarie, dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conferverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre ; lui feul eft l'Atlas qui foutient par fes forces cet édifice en ruine. Son tombeau fera celui du bon goût & des lettres. Vivez donc, vivez, & rajeuniffez, s'il eft poffible : ce font les vœux de toutes les perfonnes qui s'intéreffent à la belle littérature, & principalement les miens.

LETTRE CCCXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 15 février 1771.

SIRE,

TAndis que vos bontés me donnent les louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie & sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique & romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, & que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui est au-devant d'une histoire de l'Église très-édifiante; ils ne reçoivent point mon excuse; ils disent que ce qui est très-bon dans le vainqueur de Rosbach & de Lissa, n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac & une montagne, & que, quand je serais sur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils sont revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvais sentimens & vos mauvaises plaisanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de servir un hérétique, vous vous

êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; & ſi on vous en croyait, le pouvoir du Pape & celui du Grand-Turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie ; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets ; nous rentrerons dans Bénévent, & nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à Jeſus-Chriſt notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, & recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, & je n'ai pas un mot à repliquer. Si je ſuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle ſes devanciers, & j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront de leurs ailes.

Je me mets ſous leur protection dans ce monde, en attendant que je ſois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monſeigneur le prince royal, je ne ſais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de reſpect que d'attachement.

LE VIEUX MALADE DU MONT-JURA.

LETTRE CCCXXVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce premier mars 1771.

SIRE,

IL n'eſt pas juſte que je vous cite comme un de nos grands auteurs ſans vous ſoumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à V. M. l'Épître contre Mouſtapha. Je ſuis toujours acharné contre Mouſtapha & Fréron. L'un étant un infidèle, je ſuis ſûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures ; & l'autre étant un ſot & un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosbach & de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, & ils n'ont pas ſu encore en faire : ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que V. M. & l'empereur & les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les tous ſont égaux ; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun ; mais je laiſſe-là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à V. M. que j'eſpère faire ma cour après Pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'Argens eſt mort : j'en ſuis très-fâché ; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets

toujours à vos pieds & sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Moustapha ; je répondrai que je le suis à Fréderic-le-Grand & à Cathérine-la-Surprenante.

Daignez, Sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

LE VIEIL HERMITE DES ALPES.

LETTRE CCCXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 mars 1771.

J'Ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plus tôt.

J'avais donc deviné que ce beau Testament n'était pas de vous (*a*). On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Alberoni, au maréchal de Belle-Isle, &c. de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce Testament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez

(*a*) Il avait paru une platitude intitulée : *Testament de Voltaire.*

ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé ; & je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers ; & j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup de nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve aſſez de matières à m'occuper chez moi, je n'enviſage qu'en gros ce qui ſe fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonſpection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier eſt un homme de génie & d'un mérite diſtingué : d'où je conclus qu'il aura pris les meſures les plus juſtes dans la ſituation actuelle des choſes, pour s'arranger de la manière la plus avantageuſe & la plus utile au bien de l'État. Cependant quoi qu'on faſſe en France, les Velches crient, critiquent, ſe plaignent & ſe conſolent par quelque chanſon maligne, ou quelques épigrammes ſatyriques. Lorſque le cardinal Mazarin, durant ſon miniſtère, feſait quelqu'innovation, il deman-

dait ſi à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui diſait que oui, il était content.

Il en eſt preſque de même par-tout. Peu d'hommes raiſonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à ſon retour de Pétersbourg, a paſſé chez nous pour ſe rendre ſur ſa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce aſſez curieuſe que je vous envoie. Je ne ſais comment il ſe l'eſt procurée ; le contenu en eſt ſingulier : peut-être vous amuſera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, M. de Voltaire, il n'en eſt pas queſtion. Mrs. les encyclopédiſtes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte ; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons : & nous ne ſommes pas auſſi adroits que les Quinze-Vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un : c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlow, nous

avons eu l'apparition d'un comte Autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie : elles y ſont décrites avec vérité (*a*). Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; & ſur-tout l'affabilité & les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur & gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 113, l'Épître au comte Hoditz.

LETTRE CCCXXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 mars 1771.

IL y a long-temps que je vous aurais répondu ſi je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri qui revient de Ruſſie. Plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, il ne ceſſe de m'en entretenir : il a vu votre ſouveraine ; il a été à portée d'applaudir à ſes qualités qui la rendent ſi digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités ſociables qui s'allient ſi rarement avec la morgue & la grandeur des ſouverains.

Mon frère a pouſſé par curioſité juſqu'à Moſcou ; & par-tout il a vu les traces des grands établiſſemens par leſquels le génie bienfeſant de l'impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui ſeraient immenſes, & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuſer de ma lenteur. J'en viens à préſent à vos lettres.

Voyez la différence qui eſt entre nous : moi, avorton de philoſophe, quand mon eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves : vous, grand-prêtre d'Apollon, c'eſt ce dieu même qui vous remplit, & qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous charme & nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous;

je crains le fort d'un certain Ifraël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démife.

Je viens à vos *Queftions encyclopédiques*, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne faurait affez le refpecter, même dans fes faibleffes. Je n'approuve point l'auteur de la Préface de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardieffe, il avance des propofitions qui peuvent choquer les ames pieufes ; & cela n'eft pas bien (*a*). Ce n'eft qu'à force de réflexions & de raifonnemens que l'erreur fe filtre, & fe fépare de la vérité : peu de perfonnes donnent leur temps à un examen auffi pénible, & qui demande une attention fuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expofe leurs erreurs, ils penfent qu'on les veut féduire, & en abhorrant les vérités qu'on leur expofe, ils déteftent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*Infame* en la comblant de politeffes.

Mais voici une hiftoire dont le protecteur des capucins pourra régaler fon faint & puant troupeau.

Les Ruffes ont voulu affiéger le petit fort de Czenftochow défendu par les confédérés :

(*a*) Fréderic II étant l'auteur de cette fameufe Préface, laquelle fe trouve dans fes *Œuvres primitives*, 1790, il eft fingulier de le voir fe critiquer lui-même, à moins qu'il ne plaifante.

on y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte & immaculée Reine du Ciel. Les confédérés, dans leur détreſſe, s'adreſſèrent à elle pour implorer ſon divin appui : la Vierge leur fit un ſigne de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Ruſſes ſe préparaient pour l'aſſaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec leſquelles ils avançaient la nuit pour eſcalader cette bicoque. La Vierge les apperçoit, appelle ſon fils, & lui dit : Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier ; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit Jeſus ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère ; & tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barreaux de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, & il entre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum* ; & depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère & ſon cabinet de curioſités augmentent à vue-d'œil par les tréſors qui s'y verſent, & que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne

manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre Iſaac eſt allé trouver ſon père Abraham en paradis ; ſon frère d'Eguille, qui eſt dévot, l'avait leſté pour ce voyage ; & l'*Infame* s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps : votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune ; & cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon, & pour ma propre ſatisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCCXXX.

Du Roi.

Ce 19 mars 1771.

QUels agrémens, quel feu tu poſſèdes encore !
Le couchant de tes jours ſurpaſſe leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine & glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens :
Mais l'âge a reſpecté ta voix douce & légère ;
Pour le malheur des ſots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous eſt dû ; ou pour mieux dire, c'eſt une merveille qui étonne

l'Europe ; ce fera un problême que la poftérité aura peine à réfoudre, que Voltaire, chargé de jours & d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice fera, fans doute, flattée de l'Épître que vous lui adreffez. Il eft conftant que ce font des vérités; mais il n'eft donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort furpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne préfumais pas de devenir un auteur grave (*a*). Mon amour-propre vous en fait fes complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapfodies tant que je les verrai enchaffées dans les cadres que vous leur favez fi bien faire.

J'en viens à ce Mouftapha que je n'aime pas plus que de raifon ; je ne m'oppofe point à toutes les prétentions que vous pouvez former à fon ferrail ; je crois même que, Conftantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de tranfporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre ufage. Il paraît cependant qu'il ferait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrâfement général. Sans doute que cette paix fe fera, que Mouftapha en payera la

(*a*) Voyez l'Épître à l'Impératrice de Ruffie dans les Œuvres de Voltaire.

façon : & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On ſe dit à l'oreille que la France a ſuſcité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un miniſtre diſgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyait qu'en diviſant & troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des ſept montagnes : un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains. Ganganelli en rira ſous cape, & dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce dix-huitième ſiècle !

Après cela, meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur ; entaſſez argumens ſur argumens pour détruire l'*Infame* ; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre ſur les ames fortes : chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Égliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage ! je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaie, je diſſerte. Sans doute,

doute, Bouhours avait raiſon : mes chers compatriotes & moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues.

Ma faible chandelle s'éteint, & ce ſoupçon d'imagination dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne, ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre ; puiſſiez-vous, comme le bon homme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire ! c'eſt ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné eſt devenu roi, & ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'Argens, il a ceſſé de parler, de penſer & d'écrire. C'eſt mon maréchal-des-logis ; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

LETTRE CCCXXXI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 5 avril 1771.

SIRE,

ON a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, & on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le Teſtament ridicule qu'on

m'attribue. Le bon goût de V. M. n'y a pas été trompé ; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous le mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament ; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer V. M. que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, & qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents & de mes oreilles ; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique & romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise & tout ce qui s'ensuit me répugne si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore ; il pense bien sensément, & paraît très-digne d'être votre neveu (*a*). Jamais il n'y eut tant d'esprit dans

(*a*) C'est Fréderic-Guillaume II, roi de Prusse actuel. On

le Nord, depuis le soixante & unième degré jusqu'au cinquante-deux & demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey en a beaucoup, & autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la sienne. Pour le Croissant de Moustapha, je le crois plus obscurci que jamais.

Je me mets aux pieds de V. M. avec le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont V. M. m'honore, du 19 mars. Oui, sans doute, vous êtes un auteur grave & très-grave, quoique votre imagination soit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princesse donnât la liberté aux dames du serrail & des fêtes sur le Bosphore; je ne prétends point du tout à ses odalisques: c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiselles du harem

---

trouve à la fin du tome XVI de cette collection sa Correspondance avec M. de Voltaire; elle suffit seule pour réfuter les médisances que M. le comte de Mirabeau a osé placer dans une lettre à ce Prince, à son avénement au trône.

de Mouftapha. Vous appellez d'Argens votre maréchal-des-logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas auffi longtemps que votre gloire; mais je fuis très-fûr que votre feu en quoi confifte la vie, & votre régime en quoi confifte toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il fe pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il foit très-ridicule que ce joli petit pays foit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut affurément mieux que la Corfe, dont l'acquifition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE CCCXXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 12 avril 1771.

SIRE,

IL n'eft ni honnête ni refpectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, & de lui parler du roi fon oncle, fans communiquer au moins à V. M. la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Ruffie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque eft en France actuellement, doit regretter Sans-Souci; nous

n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, & point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon, & si bon, qu'après les peines qu'on a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent, qui a résisté à plus de trente mauvais médecins; V.M. prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne sais si je me doute de ce que V. M. fera cette année; mais Dieu, qui m'a refusé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à sa place, pousseraient, par-delà Belgrade, & qui s'arrondiraient, attendu qu'en philosophie la figure ronde est la plus parfaite. Mais je crains de dire des sottises trop pointues, & je me borne à me mettre aux pieds de V. M. du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je suis aveugle comme Milton, mais non pas aussi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du messie & du diable; moi je parle de mon héros.

LETTRE CCCXXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 juin 1771.

CE poëte-empereur, ſi puiſſant, qui domine
Sur les Mantchous & ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe & le lutine,
Des chants que ſon conſeil juge digne d'un roi,
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des États qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les eſquiſſes légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris ſa réſidence.
C'eſt jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts uſuraires : une lettre de votre part, & un volume de Queſtions encyclopédiques. Si le peuple était inſtruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; & quoique l'expreſſion ſoit triviale, il aurait raiſon.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de Bernis, pour convenir du ſort de ces bons pères jéſuites. En qualité d'aſſocié

de l'ordre, j'essuierais une banqueroute de prières, si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus de nouvelles du Turc ; on ne sait à quoi sa Hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. Obrescow, ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage & la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre dont le roi très-chrétien a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ces possessions temporelles, qui distraisent trop des devoirs spirituels, & qui font souvent risquer le salut.

Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse : ses racines tiennent à tout l'univers ; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse & de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieu-

fement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'efprit humain! Le vieux prince d'Anhalt-Deffaw, que vous avez vu, ne croyait point en Dieu ; mais allant à la chaffe, il rebrouffait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raifon, il l'ignorait. Vous favez ce qu'on rapporte de Hobbes : incrédule le jour, il ne couchait jamais feul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un frippon fe propofe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme eft fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans fon efprit ; & ce n'eft que par des travaux immenfes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon efprit purifié de la rouille fuperftitieufe, & *déféborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-Vingts. Eclairez encore ce qui eft éclairable : vous femez dans des terres ingrates ; mais les fiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philofophe de Sans-Souci falue l'hermite de Ferney.

LETTRE CCCXXXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 auguste 1771.

SIRE,

VOtre Majesté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conseiller d'état. (Ce n'est pas pour moi, comme vous le croyez bien, & je ne donne point de conseil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'est pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Ostervald, qui est persécuté par les prêtres. Il a servi long-temps V. M., & je crois qu'il est excommunié.

Voilà deux puissantes raisons, à mon gré, pour le faire conseiller d'état. Cet homme est d'un esprit très-doux, très-conciliant & très-sage, & en même temps d'une philosophie intrépide, capable de rendre service à la raison & à vous, & également attaché à l'un & à l'autre. Il est de votre siècle; & les Neuchâtelois sont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'est pas assez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre pour n'avoir pas cru l'enfer éternel ; ils ont condamné le banderet Ostervald pour n'avoir point cru

d'enfer du tout. Ces marauts-là ne savent pas que s'était l'opinion de Cicéron & de César. Vous qui avez l'éloquence de l'un, & qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille sacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller d'état dans Neuchâtel?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais puisque ce banderet Ostervald est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelqu'agrément dans celui-ci? Cette idée m'est venue dans la tête, & je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très-grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque Jesus-Christ a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs; j'en suis au désespoir; & je supplie V. M. de daigner me consoler.

LETTRE CCCXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 feptembre 1771.

UN homme qui a long-temps inftruit l'univers par fes ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conféquent le confeiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité eft pareille à celle qu'un roi de Suède exerce fur fes diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas fur fon anarchie farmate. Faire à Neuchâtel un confeiller d'état fans l'approbation du fynode, ferait fe compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques, on l'a chaffé ; j'ai demandé qu'on ne perfécutât point un certain Petitpierre, je n'ai pu l'obtenir.

Je fuis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuiffance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont fe fert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à favoir *obtempérer* à fes volontés. Je refpecte des conventions fur lefquelles ce peuple fonde fa liberté & fes immunités, & je me refferre dans les bornes du pouvoir qu'ils

ont prefcrites eux-mêmes en fe donnant à ma maifon. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philofophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* eft déterminée en fait de politique, & combien les métaphyficiens l'ont embrouillée. Il y a donc néceffairement une liberté ; car comment aurait-on une idée nette d'une chofe qui n'exifte point ? Or je comprends par ce mot la puiffance de faire ou de ne pas faire telle action, felon ma volonté. Il eft donc fûr que la liberté exifte ; non pas fans mêlange de paffions innées, non pas pure, mais agiffante cependant en quelques occafions fans gêne & fans contrainte.

Il y a une différence, fans doute, de pouvoir nommer un confeiller (foi-difant) d'état, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut, a la liberté ; celui qui ne faurait le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela feul fuffit, ce me femble, pour prouver que la liberté exifte, & que par conféquent nous ne fommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'eft ce fyftême de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de fa perte. Tandis que les Turcs fe tiennent, comme des quakers, les bras croifés, en attendant le moment de l'impulfion divine, ils font battus par les Ruffes. Et ce léger échec que vient de recevoir

un détachement du prince Repnin, ne doit pas enfler l'efpérance de Mouftapha jufqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiffe entrer en comparaifon avec cet amas de victoires que les Ruffes ont entaffées les unes fur les autres.

Tandis que ces gens fe battent pour les poffeffions de ce monde-ci, les Suiffes font très-bien d'ergoter entr'eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination ; & quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on fe bat avec des paroles pour le paradis & pour l'enfer. Je ne connais point ce pays là : le géographe Delisle n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverfe les efpaces imaginaires, & jamais perfonne n'en eft revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes.

Quelqu'un qui vous a vu, m'affure que vous jouiffez d'une très-bonne fanté. Ménagez ce tréfor le plus long-temps que poffible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que Vénus nous conferve le chantre des Grâces ; Minerve, l'émule de Thucydide ; Uranie, l'interprète de Newton ; & Apollon, fon fils chéri qui, furpaffant Euripide, égala Virgile : ce font les vœux que le folitaire de Sans-Souci fait & fera fans fin pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCXXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 18 octobre 1771.

SIRE,

VOus êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable; & le vainqueur de Rosbach, de Lissa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres Suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si V. M. a jamais vu une petite brochure intitulée : *Les droits des Hommes & les usurpations des Papes ;* ces usurpations sont celles du Saint-Père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à V. M. les sixième & septième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie ;* mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien-là le cas où l'on peut appeller la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : *Je suis esclave de la nature.* J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres,

mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde Catherine II comme la première femme, & Moustapha comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une & l'autre; mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près; qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment sur le théâtre de Batchi-Saraï *Iphigénie en Tauride*. Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, & puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens Grecs & Latins!

LETTRE CCCXXXVII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 18 novembre 1771.

VOus vous moquez de moi, mon bon Voltaire; je ne ſuis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent déſunir la ſociété. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violens leur donnent des convulſions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reſſemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième ſiècle qu'à la génération préſente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des Hommes & de l'uſurpation des Papes. Vous croyez donc que les Semnons ne ſont pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant & peut-être plus de plaiſir que ſur les rives de la Seine ou du Rhône ? Cette brochure parut préciſément après que les Français eurent pris poſſeſſion du comtat ; je crus que c'était leur manifeſte, & que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des ſixième & ſeptième

feptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ftyle de Voiture était encore à la mode, je vous dirais que le père des Mufes eft l'auteur de cet ouvrage, & que l'approbation eft fignée du dieu du Goût. J'ai été fort furpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obfcures que celles de l'Évangile, & je me fuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eft admirable, & je vous exhorte à le continuer. Si c'était un difcours académique, affujetti à la révifion de la Sorbonne, je ferais peut-être d'un autre avis.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Ruffie : je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; & vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eft admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres font arrivés; les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus, ces livres m'ont été d'une grande reffource. En les lifant, j'ai béni mille fois le Ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du refte de mes occupations, vous faurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je

m'avisai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour instruire le public, & l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des Confédérés. Le badinage convient mieux à un convalescent que l'austérité du style majestueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a six chants. Tout est fini ; car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aise. C'est vous ennuyer assez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah ! que l'homme est un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie subjuguées doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un Crazinski, d'un Potoski, d'un Oginski, & de toute cette multitude imbécille dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion ; & comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse ; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées ; car combien des siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève,

qui joigne à tant de goût tant de connaiſſances! Je plaide une belle cauſe, & je parle à un homme ſi éloquent que, s'il jette un coup-d'œil ſur ce ſujet, il ſaiſira d'abord tous les argumens que je pourrais lui préſenter. Qu'il continue donc encore à étendre ſa réputation, à inſtruire, à éclairer, à conſoler, à perſifler, à pincer (ſelon que la matière l'exige) le public, les cagots & les mauvais auteurs. Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, & qu'il n'oublie point le ſolitaire Semnon habitué à Sans-Souci.

LETTRE CCCXXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 6 décembre 1771.

SIRE,

JE n'ai jamais ſi bien compris qu'on peut pleurer & rire dans le même jour. J'étais tout plein & tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi*, *mais j'ai fait ſerment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorſque j'ai reçu votre lettre & votre très-philoſophique poëme qui dit ſi plaiſamment les choſes du monde les plus vraies. Je me ſuis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi & ma conſternation. Que vous peignez

bien le diable & les prêtres, & sur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal!

Je vois bien que quand vous fîtes ces deux premiers chants, le crime infame des Confédérés n'avait point encore été commis. Vous serez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que V. M. a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable (*a*) : depuis Scarron, on ne fesait point de vers si plaisans au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne sera jamais si drôle que V. M., & je défie Moustapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus long-temps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, & pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les Confédérés, devenus en horreur au genre-humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

(*a*) Il se trouve ci-devant tome VIII, sous le titre de *la Polognade, ou la Guerre des Confédérés, Poëme en VI Chants*. C'est même dans cette seule édition qu'il est tel que le Roi l'avait corrigé. Il est défiguré dans les autres éditions.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des Malagrida, & pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux; que sera donc l'évêque de Kiovie? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment V. M., si ingénieuse & si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect & le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE CCCXXXIX.

Du Roi.

Berlin, ce 12 janvier 1772.

JE conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des Confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade.

Vous ſaurez donc que mes Confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais auſſi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris & manqué contre le roi de Pologne s'eſt paſſé, à la communion près, de la manière qu'il eſt détaillé dans les gazettes. Il eſt vrai que le miſérable qui a voulu aſſaſſiner le roi de Pologne, en avait prêté le ſerment à Pulawski, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenſtokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne ſe répandent pas en Suiſſe, où vous trouverez cette ſcène tragique détaillée avec les circonſtances exactement conformes à ce que mon miniſtre de Varſovie en a marqué dans ſa relation. Il eſt vrai que mon poëme (ſi vous voulez l'appeller ainſi) était achevé lorſque cet attentat ſe commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaiſanterie & de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus paſſer cette horreur ſous ſilence, & j'en ai dit deux mots en paſſant, au commencement du cinquième chant; de ſorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuſer, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reſte.

Il ſemble que pour détourner mes yeux des ſottiſes polonaiſes & de la ſcène atroce de Varſovie, ma ſœur la reine de Suède ait pris

ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts & les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en appercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation; & nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siège à Ferney : je le prie de m'inspirer, & d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

LETTRE CCCXL.

De M. de Voltaire.

Ferney, premier février 1772.

SIRE,

MOn cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième & quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que V. M. dit des Confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne & pour V. M. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier & votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère & le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, & que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Iſaac (*a*) m'a fait part des bontés dont vous la comblez, &

(*a*) Le marquis d'Argens.

du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur Julien, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame Iſaac; elle ſait du grec & du latin, & écrit dans ſa langue d'une manière qui n'eſt pas ordinaire.

V. M. finit ſa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conſeillez à un impotent de ne pas marcher trop vite. Il y a deux ans que je ne ſors preſque point de mon lit. Je ſerais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : *Saint-Père, donnez-moi des tentations au-lieu de bénédictions.* La ſanté, la ſanté, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on ſoit, & à quelqu'âge qu'on ſoit parvenu.

Je ſupplie V. M. de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produiſe quelque nouveau poëme en ſix chants.

Agréez, Sire, le profond reſpect & l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

LETTRE CCCXLI.

Du Roi.

Potsdam, ce premier mars 1772.

JE fuis, en vérité, tout honteux des fottifes que je vous envoie, mais puifque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverfes efpèces : le cinquième chant de la Confédération, un Difcours académique fur une matière affez ufée (*a*) pour amener l'éloge de l'illuftre auditoire qui fe trouvait à la féance de l'académie, & une Épître à ma fœur de Suède au fujet des défagrémens qu'elle a effuyés dans ce pays-là (*b*). Elle a reçu la lettre que vous lui avez adreffée : elle n'a pas voulu me confier la réponfe, qui, fans cela, fe ferait trouvée inclufe dans ma lettre.

Ce n'eft pas feulement en Suède que l'on effuie des contre-temps : la pauvre Babet, veuve du défunt Ifaac, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens; ils ont donné l'Extrême-Onction par force à ce bon panégyrifte de l'empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui

(*a*) Difcours fur l'utilité des fciences & des arts dans un Etat; il fe trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

(*b*) Elle eft très-belle & fe trouve ci-devant, tome VII, p. 122.

ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maifon que feu fon mari lui a bâtie ; elle a perdu fes meubles, perte confidérable relativement à fa fortune qui eft mince; elle a acquis quantité de connaiffances pour complaire à fon mari : elle ne peint pas mal, & elle eft refpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de fon mari, & lui avoir rendu la vie agréable. Un foir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez fa femme, & lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui fe trouvèrent préfens, fe prirent à rire de cette étrange queftion ; mais la marquife les mit à leur aife en leur montrant le portrait d'un petit morveux que fon mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'effuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune : vos ouvrages ne fe reffentent point de la caducité de leur auteur ; & je crois qu'il ne dépendrait que de vous de compofer encore une Henriade.

Je fais des vœux pour votre confervation ; s'ils font intéreffés, vous devez me le pardonner en faveur du plaifir que vos ouvrages me font. *Vale.*

LETTRE CCCXLII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 24 mars 1772.

SIRE,

QUand même Mrs. Formey, Prémonval, Touffaint, Mérian me diraient, c'eft nous qui avons compofé le Difcours fur l'utilité des fciences & des arts dans un État, je leur répondrais : Meffieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit.

Je ne fais pas fi l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de fes difcours dans fon académie, mais je le défie de faire de meilleure profe : & à l'égard de fes vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui fans fe donner beaucoup de peine. Je défie S. M. Kien-Long, affiftée de tous fes mandarins, d'être auffi gaie, auffi facile, auffi agréable, que l'eft le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que fon poëme fur les Confédérés eft infiniment fupérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Meffieurs, que l'abbé de Chaulieu fefait de très-jolis vers après fes accès de goutte, & moi je vous ap-

prends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; & il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, & que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, & je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher Iſaac a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, & ce qui m'arrivera inceſſamment ; au-lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, & beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, & l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte : or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une

bagatelle. Dieu m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il aſſiſte à vos ſéances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'aſſiſter à ſes ſoupers. Je lui ſouhaiterais une vie auſſi longue que ſa gloire, ſi un pareil vœu pouvait être exaucé.

LETTRE CCCXLIII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 22 avril 1772.

IL ne s'eſt point rencontré de poëte aſſez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être rembourſé par quelqu'épigramme. Perſonne ne s'eſt aviſé d'importuner de ſes balivernes Fontenelle, ou Boſſuet, ou Gaſſendi ; mais vous qui valez ces gens tous enſemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes poſſédaient : elle rend vos vertus plus aimables ; auſſi vous attire-t-elle la correſpondance de tous les éphémeres du ſacré vallon, parmi leſquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnaſſe, en protégeant le poëme de Moukden & celui des Confédérés ; &, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neu-

vième tome des *Questions encyclopédiques* (*a*). Je vous en fais mes remerciemens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction : il est fait pour répandre des connaissances parmi les aimables ignorans, & leur donner du goût pour s'instruire.

J'ai été agréablement surpris par l'article des *Beaux-Arts* que vous m'adressez. Je ne mérite cette distinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainsi que pour tout ce qui caractérise le génie, seule source de vraie gloire pour l'esprit humain.

Les Lettres de Memmius à Cicéron sont des chef-d'œuvres où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde. C'est l'extrait de tout ce que les anciens & les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt à signer ce symbole de foi philosophique. Tout homme sans prévention, & qui a bien examiné cette matière, ne saurait penser autrement. Vous avez eu sur-tout l'art d'avancer ces vérités hardies sans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* est encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre Jesus & Pilate. Il est ébauché : cela est très-plaisant. Je ne finirais point si je voulais entrer dans le détail de tout ce

(*a*) Dans les *Œuvres de Voltaire*, édition de Beaumarchais, les Questions sur l'Encyclopédie sont incorporées dans le Dictionnaire philosophique.

que contient ce volume précieux. Ç'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, & si la postérité en avait été frustrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chef-d'œuvres dramatiques. L'intérêt toujours renaissant de la pièce & l'élégance continue de la versification l'élèvent à cent piques au-dessus de celle de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses. Ils sont rassasiés des chef-d'œuvres de l'art; & la frivolité les porte à présent à protéger l'opéra-comique, le vaux-hall & les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fussiez né dans leur patrie : ce ne sera que la postérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice. Je ne varie point dans mes sentimens : je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet; & je fais des vœux à cet Être qui anime tout, qu'il daigne conserver aussi long-temps que possible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne sont pas des complimens, mais des sentimens très-vrais que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit.

LETTRE

LETTRE CCCXLIX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 14 auguste 1770.

JE vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se sont répandus dans le public. Il faudra voir si les événemens les confirment, & quel destin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avais la goutte : ce sont les *Systêmes* & les *Cabales*. Ces morceaux sont aussi frais & d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, & ils vont se répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant Anglais que Hollandais, Espagnols & Italiens ; mais aucun Français n'a mis le pied chez nous : & je sais positivement que le marquis de Saint-Aulaire n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, sur-tout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de por-

celaine que les connaiſſeurs approuvent, & qui ſe fait à Berlin.

Je ſouhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conſervent encore long-temps pour l'honneur du Parnaſſe & pour la ſatisfaction de tous ceux qui vous liſent. *Vale.*

LETTRE CCCL.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 ſeptembre 1772.

J'Ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, & qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilège que celui de l'immortalité : bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis & vous admire.

Pour ne pas reſter tout-à-fait en arrière, je vous envoie le ſixième chant des Confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ

ne produit pas des roſes ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je ne le ſuis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage.

Perſonne du nom de Saint-Aulaire n'eſt arrivé juſqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix prête à ſe conclure en Orient, & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt dû uniquement à la modération de l'impératrice de Ruſſie qui a ſu mettre elle-même des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnait que trouble & confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer dignement : je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge ; & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre

mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre féjour fur ce globe, pour que j'en jouiffe; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre-monde. *Vale*.

LETTRE CCCLI.

De M. de Voltaire.

Ce 16 octobre 1772.

SIRE,

LA médaille eft belle, bien frappée, la légende noble & fimple; mais fur-tout la carte que la Pruffe jadis Polonaife préfente à fon maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort V. M. de ce bijou du nord; il n'y en a pas à préfent de pareil dans le midi.

La paix a bien raifon de dire aux Palatins :
  Ouvrez les yeux, le diable vous attrape ;
  Car vous avez à vos puiffans voifins,
  Sans y penfer, long-temps fervi la nappe.
  Vous voudrez donc bien trouver bel & beau
  Que ces voifins partagent le gâteau.

C'eft affurément le vrai gâteau des rois, & la fève a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'eft-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II & Mouftapha, & que les hoftilités ont recommencé depuis deux

mois. On prétend que, parmi ces Français ſi babillards, il s'en trouve qui ne diſent mot, & qui n'en agiſſent pas moins ſous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au Saint-Père, ont un grand crédit dans le ſerrail de Conſtantinople. Si la choſe eſt vraie, c'eſt une ſcène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Pruſſe & en Suède : le roi votre neveu paraît digne de ſon oncle.

Je remercie V. M. de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, & que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la pruſſienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'eſt aſſurément une choſe unique que le même homme ſe ſoit moqué ſi légérement des Palatins pendant ſix chants entiers, & en ait eu un nouveau royaume pour ſa peine. Le roi David feſait des vers contre ſes ennemis, mais ſes vers n'étaient pas ſi plaiſans que les vôtres : jamais on n'a fait poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puiſſance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, & la Ruſſie devient un nouveau monde. Comme tout eſt changé ! & que je me fais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis & je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes chofes ; mais je n'avais pas pouffé mes prédictions auffi loin que vous avez porté votre très-folide gloire : votre deftin a toujours été d'étonner la terre. Je ne fais pas quand vous vous arrêterez ; mais je fais que l'aigle de Pruffe va bien loin.

Je fupplie cet aigle de daigner jeter fur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, fi votre médaille eft reffemblante, que la vie eft dans vos yeux & fur votre vifage, & que vous avez, comme de raifon, la fanté d'un héros.

Je fuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

VOTRE VIEUX IDOLATRE.

LETTRE CCCLII.

Du Roi.

Potsdam, ce premier novembre 1772.

VOus faurez que, ne me fefant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reffemblent. Je fuis vieux, caffé, goutteux, furanné, mais toujours gai & de bonne humeur.

D'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques, qu'elles ne ſont fidelles aux reſſemblances.

Je n'ai pas ſeulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, & une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur (*a*).

Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la Confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques Français paſſés en Pologne. Il dit pour ſon excuſe qu'il ſait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens de nations, des Français réformés par la paix, & qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'aſſociation confédérale.

Je crois qu'il y a des Français qui gardent le ſilence, & qui ont un grand crédit au ſerrail; mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce ſiècle. *Semper idem* : c'eſt votre

(*a*) On ſe ſouvient que Voltaire avait pris en affection un capucin nommé père Adam, qui demeurait avec l'auteur de la *Pucelle* dans le château de Ferney.

devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel ! Apollon vous a cédé le sceptre du Parnasse : il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps ; & votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination & la raison. Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'apperçoit pas l'existence sur le globe, & qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant ; mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci (*a*) s'est passée sans effusion de sang, & que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les *brigands mercenaires*, & employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre,

(*a*) Le partage de la Pologne.

à l'aide d'une plume, a tout fait ; & l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être suspendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'est l'autre ; & une étincelle cause souvent un embrâsement général.

Voilà bien du raisonnement : je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français vous possédez l'imagination ; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur ; & nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, & qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai possédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable.

LETTRE CCCLIII.

De M. de Voltaire.

Ce 13 novembre 1772.

SIRE,

Hier il arriva dans mon hermitage une caiffe royale, & ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taffe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-Long, l'empereur de la Chine; le plateau eft de la plus grande beauté. Je favais bien que Frédéric-le-Grand était meilleur poëte que le bon Kien-Long, mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-fupérieure à celle de Kiengtfin, de Drefde & de Sêve; il faut donc que cet homme étonnant éclipfe tous fes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiffe, il fe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, fur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils difaient : Comment fe peut-il faire qu'un grand homme, qui eft fi connu pour méprifer le fafte & la fauffe gloire, s'avife de faire mettre fes armes fur le couvercle d'une écuelle ! Je leur dis : Il faut que ce foit une fantaifie de l'ouvrier; les rois laiffent tout faire au ca-

price des artiſtes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue; il n'exigea point que le maréchal de la Feuillade fît graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel;* & lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas Frédéric-le-Grand qui a imaginé cette deviſe, & qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un Arion porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva Arion de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui! c'eſt-là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations & des ſénats en deux jours, & qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des confédérés & de leur Notre-Dame (*a*).

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite; des opéra-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainſi que des financiers plus ſages que Colbert, & des généraux dont les Turenne n'approchent pas.

(*a*) Dans le Poëme de la Pologniade, ou la Guerre des Confédérés, ci-devant tome VIII.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre Mouſtapha & mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer ; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers & de la muſique.

Je me mets aux pieds de V. M. avec tout le reſpect & l'admiration qu'elle inſpire.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCLIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 18 novembre 1772.

SIRE, vous convenez que la belle Italie,
Dans l'Europe autrefois rappella le génie ;
Le Français eut un temps de gloire & de ſplendeur,
Et l'Anglais profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur ;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons & l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,

Sur les bords du Permesse & dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie.

J'ajouterai que c'est à Thorn que Copernic trouva le vrai systême du monde, que l'astronome Hévélius était de Dantzick, & que par conséquent Thorn & Dantzick doivent vous appartenir. V. M. aura la générosité de nous envoyer du bled par la Vistule, quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au-lieu de pain que des opéra-comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons bleds & point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne serait peut-être pas si difficile, & il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout Suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, & je le crois, parce qu'il y a là du génie, & que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que V. M. daigne me dire à la fin de

fa lettre, m'a fait presque verser des larmes ; je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros & de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets ; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, & qui assurément vous est fidèle.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1772.

AYant reçu votre lettre, j'ai fait venir incessamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que signifiait cet Arion, cette lyre & ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ses artistes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était destinée ; qu'il n'était pas assez ignorant pour ne pas être instruit de la couronne de laurier destinée au Tasse pour le couronner au Capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle sur laquelle la Henriade avait été chantée ; que si Arion avait, par ses sons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaissait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolu-

tion ſubite dans la façon de penſer; que la mer, ſur laquelle nageait Arion, était allégorique, & ſignifiait le temps, duquel Arion triomphe; que le dauphin était l'emblême des amateurs de lettres qui ſoutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès-verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, & qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, & qu'il faudrait employer le marbre & le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui en ſont l'honneur.

Nous attendons dans peu la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; & la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philoſophes (car vous vous ſouviendrez des propos que l'on tint à Verſailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le Poëme d'Helvétius ſur le bonheur:

je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaiſons qui manquent, & quelques vers qui m'ont ſemblé trop approcher de la proſe. Je ne ſuis pas juge compétent; je ne fais que haſarder mon ſentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, & ceux d'un certain grand homme qui illuſtre la Suiſſe par ſa préſence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphyſicien & grand politique, comme l'était le cardinal de Richelieu, ſans être grand poëte. La nature a diſtribué différemment ſes dons; & il n'y a qu'à Ferney, où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même perſonne.

Jouiſſez long-temps des biens que la nature, prodigue envers vous ſeul, a daigné vous donner, & continuez d'occuper ce trône du Parnaſſe, qui ſans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce ſont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philoſophe de Sans-Souci.